

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
livres

- Trente années de blues ont fait de John Mayall le dernier des Mohicans, celui qui a survécu à tous les autres. **Page C-2**
- Une nouvelle version de *The Sound of Music*, avec Frederica von Stade, et un Léopold Simoneau qui demeure l'un des plus grands interprètes de Mozart. **Page C-3**
- Nathalie Petrowski a écouté l'émission de Claude Charron à la lueur d'un lampion et en égrenant son chapelet. **Page C-4**
- La dernière pièce du Théâtre Petit à Petit réussit à captiver un public d'adolescents, mais aussi d'adultes. **Page C-5**
- Au Musée d'art moderne de New York, une exposition Andy Warhol. **Page C-6**
- Le cinéma hongrois, *Dans le ventre du dragon* et *Tap*. **Page C-7 et C-8**
- Les moniales dominicaines sont devenues des vedettes de la télévision. **Page C-9**
- Un oeil immense vous regarde et vous plonge dans le vertige de l'horreur. **Page C-12**

Montréal, samedi 18 février 1989

Réflexions sur l'étrangeté de la littérature québécoise

GUY FERLAND

« LA LITTÉRATURE québécoise est morte », s'exclame d'entrée de jeu Pierre Nepveu qui vient de publier un essai percutant sur le sujet, *L'écologie du réel* chez Boréal. Il faut bien comprendre que, dans son livre, le professeur de littérature à l'Université de Montréal ne prétend pas que la littérature québécoise n'existe plus, mais qu'elle



PHOTO JACQUES GRENIER

Pierre Nepveu.

ne correspond plus à un projet collectif identitaire. La littérature québécoise désigne maintenant un lieu de production multiple, sans objectif nébuleux à constituer.

L'originalité fondamentale de l'ouvrage de Pierre Nepveu consiste à prétendre que la littérature québécoise en tant qu'objectif à atteindre, en tant qu'affirmation nationale d'une entité abstraite, portait sa mort dès son apparition dans les années 60. Voilà, brièvement résumée, une des thèses surprenantes que soutient l'auteur de *L'hiver de Mira* (Boréal).

« Mon objectif principal, dans cet essai, était de montrer le lien qui unit la littérature des années 60 à celle des années 80, affirme l'auteur. Dans les années 60, la poésie québécoise et les romans n'essaient pas seulement de définir une identité québécoise, une québecitude, mais découvrent également une étrangeté dans le fait d'être Québécois. La littérature explore alors le jeu, l'humour, l'ironie, l'éclatement de l'imaginaire (Marie-Claire Blais, Jean Basile et Réjean Ducharme par exemple). Dans la poésie surtout, on voit apparaître le thème de l'exil; le pays est quelque chose à atteindre mais qui échappe tout le temps, qui manque, qui se dérobe. Ces thèmes étaient d'ailleurs présents bien avant dans la littérature québécoise. C'est pourquoi j'accorde une grande importance à Saint-Denis Garneau. Ce dernier est une figure charnière. Il a assumé l'étrangeté, la distance par rapport à la réalité québécoise non pas à la manière naïve de l'exotisme, mais dans une tension extrême à l'intérieur de lui-même. Il a nourri la littérature québécoise à la manière d'un fantôme qui nous attire et nous repousse en même temps. »

Ce manque à combler, on le retrouve aujourd'hui dans la littérature québécoise par l'éclatement des formes, le pluralisme, le multiculturalisme, l'étrangeté; « étranger chez soi, en tant que québécois, mais aussi étranger en tant qu'individu appartenant à la modernité où toutes les catégories sont flottantes », poursuit le poète romancier et critique.

Pour démontrer son propos, Pierre Nepveu s'est appuyé sur un patient travail de recherche. Son essai regroupe des articles écrits sur une période de dix ans, mais il a tout refondu pour donner une unité de ton à son livre. Pendant deux ans, il a tout réécrit et plusieurs chapitres de son essai sont inédits.

Aujourd'hui, dire que la littérature québécoise est morte signifie qu'il n'y a plus de projet identitaire, mais que plusieurs courants, plusieurs genres nouveaux (policier, science-fiction, etc.), plusieurs écritures (anglophones, italiennes, juives, etc.) l'ont remplacée. Pierre Nepveu soutient que cette

mort a une histoire et qu'elle est également une renaissance. Par exemple *La Québécoise*, de Régine Robin pose un regard d'étranger sur notre réalité, mais un regard qui, paradoxalement, rejoint quelque chose de spécifiquement québécois.

C'est pourquoi, par exemple, Montréal est perçu par la plupart des écrivains québécois comme une ville où l'on se sent étranger. « Cette étrangeté de la ville, on la sent très fortement dans *Myriam* première de Francine Noël. Une ballade à bicyclette se transforme en expédition à travers les lieux dans le passé et l'ailleurs. »

À cet égard, le titre de l'essai de Pierre Nepveu est approprié. L'écologie, pour l'essayiste, c'est d'abord deux choses. Premièrement, la prise de conscience d'un épuisement possible des ressources et la possibilité d'une catastrophe. Deuxièmement, la prise en charge systémique, au lieu de fonctionner d'une façon linéaire jusqu'à épuisement du stock, on oppose une vision horizontale englobante, on voit les choses en interrelation.

« À partir de ces prémisses, on peut dire que *L'écologie du réel* est une définition de la littérature. Le réel est de l'ordre du déchet, tout s'use très rapidement. Alors la littérature est une forme d'écologie, elle recycle et récupère des morceaux de notre mémoire et les rétablit selon un ordre nouveau. C'est-à-dire qu'on va rechercher dans le passé des éléments qui paraissent datés et on les incorpore d'une façon ludique dans l'imaginaire. Victor-Lévy Beaulieu, Francine Noël, Michel Tremblay, Yves Beauchemin et même Michaël Delisle témoignent à leur façon de cette récupération et d'une nouvelle appropriation du réel. »

En poésie, selon Pierre Nepveu, qui s'y connaît puisqu'il a longtemps été critique en cette matière, la filiation se marque d'une manière différente. Alors que durant les années 60 on recherchait, en général, le « réel absolu », le pays, l'origine d'une entité nationale et qu'on n'y parvenait pas, la poésie des années 80 recherche plutôt une communauté, un « nous ». « Et cette quête n'est pas exclusive à la poésie, on la re-

Voir page D-6 : Pierre Nepveu

Patricia Smart décrypte le patrimoine littéraire féminin

MARIE LAURIER

« MON PLUS grand rêve serait que jamais plus personne n'enseigne la littérature québécoise sans tenir compte de mon livre. »

Rien de modeste dans ces propos de Patricia Smart qui vient de publier chez Québec-Amérique un essai dont le titre quasi biblique a de quoi rebouter les lecteurs qu'elle souhaite pourtant nombreux : *Écrire dans la maison du père*.

Mais en entrevue elle nous explique que cette référence est une personne, d'abord avec son père qui fut son mentor et son guide pour l'étude de la langue française. Il s'agit de Gilles Purcell qui fut le gérant général de la Presse canadienne pendant de nombreuses années et l'instigateur du service français de notre agence de presse nationale et à qui elle offre ce tribut d'hommage, lui qui est décédé l'année dernière à 82 ans au moment « où j'achevais cet ouvrage », précise-t-elle dans sa dédicace.

La deuxième raison qui justifie le titre du livre tient à cette approche tout à fait critique de l'auteur qui décrit par le menu dans 337 pages denses l'influence mythique de « la présence cachée » du père séducteur, protecteur ou tyrannique, pour tout dire de l'homme patriarcal omniprésent et dominateur dans les oeuvres de femmes loin et près de nous, depuis Laure Conan jusqu'à France Thoret, en passant par Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy, Anne Hébert et d'autres.

En écrivant ce livre, Patricia Smart a également voulu démontrer que les écrivaines québécoises ont essayé et réussi dans bien des cas à se réapproprier le rôle de la mère, femme avant tout qui avait ses espaces de rêve qu'elles puisaient paradoxalement dans le réel.

Tout cela a peut-être l'air compliqué, mais ce n'est pas puisque le livre de Patricia se lit comme un roman qui décrypte tous les personnages féminins de notre littérature écrite aussi par des hommes: le maoïsme de Donald Lalonde de Claude-Henri Grignon, la désespérance de la mère de Maria Chapdelaine si malheureuse de suivre son Samuel dans des terres aussi arides et désespérées, la Rose-Anne de Gabrielle Roy dans *Bonheur d'occasion* et ses rapports ambigus de déception et d'admiration pour sa fille Florentine et réciproquement.

Tout le livre raconte, explique,

analyse ces portraits de femmes sous un angle inédit et positif. Les femmes des romans québécois se font silencieuses en apparence seulement dans « la maison du père » mais combien elles savent écouter, regarder, nous apprend Madame le professeur. Et aussi s'exprimer à travers la nature, le réel, l'éclatement des frontières qui sont toujours trop petites pour elles alors que les hommes, eux, s'identifient et se contentent fort bien de leur entourage, sans exiger d'aller voir ailleurs ce



PHOTO JACQUES GRENIER

Patricia Smart.

qui se passe. Madame le professeur est intriguée par nous parler de son livre et nous faire saisir le sens de sa démarche qui se veut une tentative de départage et la différence des comportements sexuels dans les textes québécois, sans toutefois porter de jugement sur ces différences, se contentant de les observer et d'en relever des exemples dans nos meilleurs classiques.

Dans cette perspective, l'essayiste a le sentiment de jeter un éclairage nouveau à tout ce qui s'est écrit sur ce grave sujet. Paradoxalement, croit-elle, le féminisme québécois a ignoré l'aspect critique de la littérature au féminin des décennies précédentes — et cela remonte à la fin du 19^e siècle avec *Angéline de Montbrun* de Laure Conan — pour se projeter plutôt dans un avenir plus prometteur et moins condescendant, les

ouvrages et les études de Nicole Brossard, Louki Bersianik et de France Thoret par exemple en sont la preuve. Elle souligne que son origine anglo-saxonne lui confère le double avantage de saisir les subtilités des mouvements féministes américain, canadien et québécois, accordant à ce dernier un surcroît de richesse et de modulation intellectuelles.

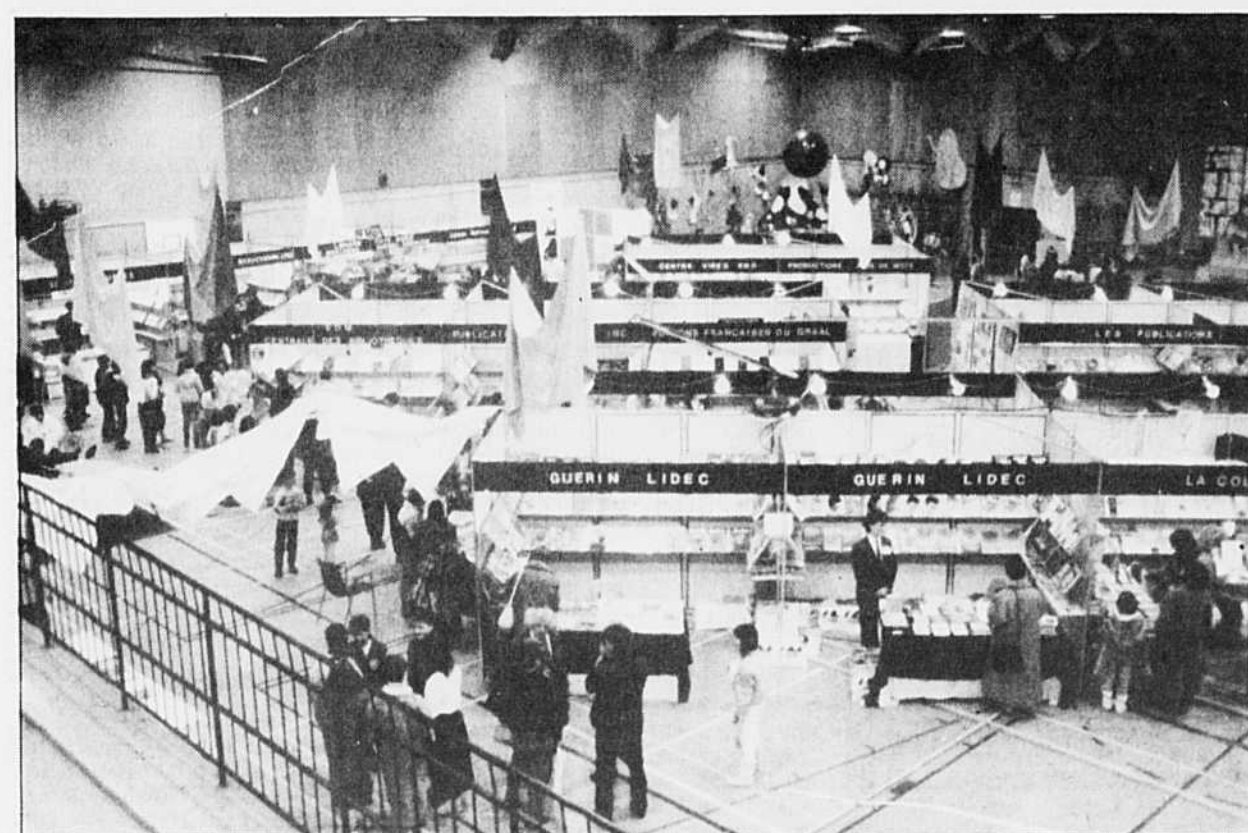
Née à Toronto, amoureuse inconditionnelle de la littérature québécoise qu'elle enseigne à l'Université Carleton d'Ottawa, Patricia Smart a appris le français à Sainte-Anne-de-la-Pérade dans les années 1950 et ensuite à l'Université Laval où on lui a fait « perdre son accent québécois » en lui enseignant celui du « français international » à la mode à cette époque. Avec une irréductible « ténacité » — un mot qui revient souvent dans ses propos — elle atteint enfin son objectif de lire dans le texte les auteurs québécois qui la passionnent surtout l'oeuvre d'Hubert Aquin qu'elle connaît à fond et qui lui a inspiré un essai paru en 1973 sous le titre *Hubert Aquin agent double*.

Poursuivant sa quête de compréhension de l'âme québécoise dans notre littérature, Patricia Smart livre cette fois une recherche de sept ans au cours de laquelle elle s'est demandée: « Les femmes écrivent-elles autrement que les hommes? » à compter du moment où l'on reconnaît que l'on doit à Laure Conan le premier roman « psychologique » narré à la première personne du « je » (*Angéline de Montbrun*). Elle découvre que les oeuvres de Germaine Guèvremont marquent la fin de la période « classique » du roman de la terre » alors qu'avec *Bonheur d'occasion* Gabrielle Roy nous fait pénétrer dans la réalité de la vie urbaine.

De découverte en découverte, la signataire de *Écrire dans la maison du père* en vient à croire que la critique officielle généralement exercée d'ailleurs par des hommes a confondu les genres selon les critères de l'écriture masculine. « Ainsi, par exemple, explique-t-elle, la tragédie, le noirceur, et le mysticisme exacerbé qui se répètent dans les textes littéraires québécois de Nelligan et Saint-Denis Garneau à Claude Gauvreau, Hubert Aquin, Gilbert La Roche et Victor-Lévy Beaulieu sans jamais déboucher sur une réconciliation avec le réel, ont toujours semblé correspondre aux grandes lignes

Voir page D-6 : Patricia Smart

Le Salon du livre de la Côte-Nord célèbre ses cinq ans



Une quarantaine d'exposants seront ce week-end au Salon du livre de la Côte-Nord à Sept-Îles.

GUY FERLAND

« AU DÉPART, la présidente et fondatrice Béate Labrie voulait relever un défi en implantant un Salon du livre en région. On trouvait l'idée farfelue mais stimulante. »

C'est ainsi que Sylvie Pelletier, nouvelle présidente du Salon du livre de la Côte-Nord cette année, explique la naissance de ce phénomène curieux qu'est un Salon du livre à Sept-Îles et qui se déroule présentement jusqu'au 19 février à l'école Jean-du-Sud. Depuis cinq ans, l'événement remporte un vif succès et grossit d'année en année. « La première année, on n'avait qu'une douzaine d'exposants qui occupaient une petite salle lors d'un colloque pédagogique. Cette année, plus de 40 exposants viennent d'un peu partout et souvent avec des auteurs de leurs maisons d'édition. »

Cette récolte de participants atteint un des premiers objectifs de Béate Labrie et Sylvie Pelletier. « On voulait surtout promouvoir la lecture et l'écriture ici et faire connaître la région aux éditeurs et auteurs du Québec », explique cette dernière.

Mission accomplie. Sous le thème « Lire, c'est électrisant », l'édition 89

du Salon du livre devrait accueillir près de 5.000 visiteurs. Ce qui est énorme par rapport à la population de Sept-Îles qui compte à peu près 28.000 habitants. « L'an dernier, on avait reçu que 2.500 visiteurs parce qu'une grosse tempête de neige avait immobilisé les gens. Il y a deux ans, on avait atteint 7.420 entrées. »

Le Salon du livre de la Côte-Nord reçoit un subvention annuelle de \$18.000 du ministère des Affaires culturelles. Le Conseil des Arts fournit également un subvention pour les frais encourus par les auteurs. Plus d'une centaine de bénévoles collaborent au succès de cette fête du livre.

Quatre auteurs invités sont attendus cette fin de semaine. Il s'agit de Raymond Plante, Louis-Martin Tard, Michel Aubin et Hélène Desputeaux. Une dizaine d'auteurs accompagnent leur maison d'édition : André Dion, Guillemette Isnard, Yves Boisvert, Michel Gagné, Madeleine Allard, Charles Jean, Yvon Brochu, Robert Soulières, Marthe G. Thibault et France Gratton. Une douzaine d'écrivains Nord-Côtiens participent également à la fête : Fernande Porlier-Forbes, Charles E. Bolduc, Pierre Frenette, Béate Labrie, Con-

rad Meunier, Wolfram Günther, Thérèse M. Jonca, Gustave Gauvreau, Albert Roy, Jacques Bérubé, Sylvie Vézina, Alain Plante et Roger Viens.

L'animation est assurée, pendant les trois jours, par des spectacles, des activités pour les jeunes et d'autres pour les adultes, un « hommage à Félix », un atelier d'écriture, des lancements de livres, le dévoilement des lauréats de concours littéraires, des séances de signature, etc.

L'objectif à court terme de la présidente Sylvie Pelletier, qui est aussi technicienne en documentation dans le polyvalente de Sept-Îles, « est d'attirer autour de 50 exposants par année et une moyenne de 5.000 visiteurs. On peut y arriver facilement, parce qu'en février il n'y a pas d'autres activités culturelles dans la région. Les gens ici attendent le Salon avec impatience. C'est une occasion d'avoir sous la main plusieurs livres qu'on ne peut pas trouver autrement dans les deux librairies de Sept-Îles ou à la bibliothèque municipale. »

Si on se fie au dynamisme de la présidente, on peut être assuré que le Salon du livre de la Côte-Nord atteindra tous ses objectifs et qu'il poursuivra ses activités encore plusieurs années.



JULES DESCHÊNES SUR LA LIGNE DE FEU

Les mémoires d'un juge en chef

506 pages 24,95 \$

Stanké

les éditions internationales alain stanké ltée, 2127, rue guy, montréal h3h 219 (514) 935-7452

Le plaisir des Livres

D'énormes ficelles habilement tirées

LE PLAISIR DE LIRE

LA VAGABONDE
Danielle Steel
Montréal, Libre Expression
1988, 366 pages
(titre original : *Wanderlust*)

SYLVIE MOISAN

LORSQU'ON possède, comme c'est le cas pour Danielle Steel, une recette qui vous a permis de vendre à travers le monde 150 millions d'exemplaires de vos livres, on n'envisage pas facilement d'en changer. Cela semble évident à la lecture de ce dernier roman du célèbre écrivain dans lequel on retrouve, en effet, tous les ingrédients du roman sentimental à succès.

L'héroïne, vous l'aurez deviné, est une riche et belle jeune femme qui a hérité de son père la passion des voyages. Très tôt orpheline, elle habite San Francisco avec son grand-père millionnaire et sa jeune sœur dont elle s'occupe comme une mère. Ayant un sens du devoir très développé, elle attendra, pour partir en voyage, que sa cadette soit « casée ».

C'est en 1933 qu'elle se décide enfin à satisfaire son goût des voyages, malgré ses réticences à abandonner, ne serait-ce que pour quelques mois, son cher grand-père.

Alors âgée de 26 ans, Audrey s'embarque seule pour l'Europe. Pendant la traversée, elle se lie d'amitié avec un jeune et charmant couple d'aristocrates anglais. C'est au cours d'un séjour chez ses nouveaux amis, dans une luxueuse villa située au cap d'Antibes, qu'elle rencontrera l'homme de sa vie : le riche, beau et célèbre Charles Parker-Scott, écrivain et explorateur de son métier.

Comme tout explorateur qui se respecte, le séduisant Charles aime les voyages, ce qui n'est pas pour déplaire à notre héroïne. Il invite donc Audrey, dont il est follement épris, à l'accompagner en Chine où il se rend pour un reportage. Après bien des hésitations (toujours à cause de son grand-père), elle partira avec lui. Mais, alors qu'ils sont aux confins de la Chine, le Japon envahit le territoire chinois. Malgré le danger, Audrey décide de rester en Mandchourie pour prendre en charge un groupe d'orphelins, seuls au monde depuis que les religieux qui s'occupaient d'eux ont été assassinés. Charles, bien que nullement carriériste, refuse de rester sur place avec elle pour attendre du secours, car il doit rentrer à Londres afin de signer un contrat avec un important journal. Après tout, des petits Chinois qui meurent de faim, ce n'est pas ça qui manque en Chine, essaie-t-il de lui faire comprendre pour la convaincre de repartir avec lui. Mais Audrey ne veut rien entendre. Il la laissera donc derrière lui, non sans lui avoir recommandé d'être prudente. Le plus étonnant dans cet épisode, c'est que tout le monde, y compris Audrey, semble trouver tout à fait normal que Charles abandonne la femme qu'il aime dans un pays où la guerre fait rage, et ce pour une vulgaire question de *job*. Ce n'est qu'un exemple des nombreuses invraisemblances que contient le récit.

Après plusieurs mois, Audrey retourne enfin à San Francisco avec une petite orpheline chinoise qu'elle a adoptée. Hélas ! dès les premiers jours, elle prend conscience que sa jeune sœur (celle-là même qu'elle a élevée) n'est, en fait, qu'une horrible

égoïste, méchante, écervelée, ingrate, vaniteuse et sans cœur. Domage qu'elle ne s'en soit pas rendu compte avant !

Mesdames, sérieusement, si vous aviez la chance de rencontrer un jour le riche, beau et célèbre Charles Parker-Scott, écrivain et explorateur de son métier, et qu'il vous offrait de partager sa vie, refuseriez-vous son amour pour ne pas laisser votre grand-père vivre seul ? Je vois déjà les compromis que vous seriez prêtes à faire pour concilier l'amour... et le grand-père ! Et pourtant, Audrey, elle, n'en fera pas de compromis. On comprendra que, si elle avait, dès le départ, accepté d'épouser Charles, il n'y aurait plus guère eu matière à roman.

Le reste du récit sera donc constitué de chassés-croisés au cours desquels nos deux amants devront traverser maintes épreuves avant de se voir finalement réunis. Le beau Charles se retrouvera, en effet, marié à une femme qu'il n'aime pas et

qui a usé d'un affreux subterfuge pour arriver à ses fins : l'odieuse Charlotte lui a fait croire qu'elle était enceinte et tout ça dans le but de dissimuler, sous la façade du mariage... son lesbianisme. Mais rassurez-vous car, après avoir durant des années refusé le divorce, l'horrible femme aura le chic de recevoir une bombe sur la tête juste au moment où Audrey se retrouve enceinte et qu'il est pour elle impératif de se marier. Enorme, me direz-vous ? C'est bien ça le hic dans ce roman : les ficelles, bien qu'habilement tirées, sont un peu grossières.

Mais qu'importe après tout. Le lecteur voyageira à travers le monde, Chine, Népal, Égypte, Maroc, sans se préoccuper des réservations ou du prix des billets. Habillé de vêtements chics, il boira du champagne en mangeant du caviar dans son compartiment privé de l'Orient-Express. Et il sera sans doute rassuré de constater que, malgré les embûches, le véritable amour... triomphe toujours !

Léméac: Bacon dit non aux écrivains

Guy Ferland

La ministre des Affaires culturelles, Mme Lise Bacon, répond par un refus catégorique à la demande d'aide que le président de l'Union des écrivains québécois, Bruno Roy, avait déposée dans le but d'obtenir des dédommagements pour les pertes encourues, de l'ordre de \$ 250,000, par les auteurs des Éditions Léméac à la suite de la faillite de cette entreprise

en juin dernier.

C'est ce qui se dégage d'une lettre que la ministre a fait parvenir à Bruno Roy en date du 8 février. Tout en faisant part de sa profonde sympathie à la cause des créateurs, Lise Bacon souligne que l'État est intervenu adéquatement en faveur de la reconnaissance de l'œuvre littéraire comme pivot de l'industrie du livre, « par la mise en place de programmes, de politiques, de législation s'adressant tantôt aux auteurs, tantôt aux éditeurs, aux libraires, ou à tout organisme responsable de la diffusion de leurs œuvres ».

À cet égard, elle signale que son gouvernement a fait adopter deux lois récemment, la loi 90 sur le statut professionnel et les conditions d'engagement des artistes de la scène, du disque et du cinéma (1987) et la loi 78 sur le statut professionnel des artistes des arts visuels, des métiers d'art et de la littérature (1988), qui confirment la volonté du gouvernement de garantir l'écrivain contre certains aléas en régissant les relations qui unissent l'auteur et l'éditeur.

Mais Lise Bacon refuse d'engager le gouvernement au-delà de cette barrière d'encadrement. « Le rôle d'un gouvernement doit se limiter à créer le climat le plus propice possible pour que soient négociées des

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	La Vieille qui marchait dans la mer	San Antonio	Fleuve noir	(2)*
2	Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(1)
3	Ça	Stephen King	Albin Michel	(3)
4	Le Boucher	Alina Reyes	Seuil	(4)
5	C'est quoi, ce petit boulot ?	Nicole de Buron	Flammarion	(-)
6	Quoi ? L'Éternité	Marguerite Yourcenar	Gallimard	(5)
7	Les Tisserands du pouvoir	Claude Fournier	Québec/Amérique	(9)
8	La Lectrice	Raymond Jean	J'ai lu	(6)
9	Sous le ciel de Novgorod	Régine Deforges	Fayard	(-)
10	L'Exposition coloniale	Erik Orsenna	Seuil	(10)

Ouvrages généraux

1	Le Mal de l'âme	D. Bombardier et C. Saint-Laurent	Robert Laffont	(1)
2	Et tournons la page	Solange Chaput-Rolland	Libre Expression	(4)
3	Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Laffont	(2)
4	Le Défi alimentaire	Louise Lambert-Lagacé	éd. de l'homme	(3)
5	Mes secrets naturels pour guérir et réussir	Rika Zarái	JC Lattès	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinières; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

ententes contractuelles équitables entre éditeurs et écrivains dans le contexte de risque que présente tout entreprise d'édition. Ce risque est bien réel, nous le savons, mais il est double. Échec pour les uns, et Léméac en est l'exemple le plus troublant, succès pour les autres. Or, pas plus qu'il revient au gouvernement d'endosser le succès d'une opération commerciale réussie, il ne lui incombe d'assumer les conséquences d'un échec commercial.

L'Union des écrivains québécois n'a pas encore fait connaître sa po-

sition officielle devant ce nouveau refus de Québec d'aider les auteurs qui ont perdu des sommes considérables dans cette triste affaire. À Ottawa, M. Marcel Masse étudie présentement le dossier et devrait faire connaître sa réponse bientôt.

Léméac éditeur, une nouvelle maison d'édition créée à partir du fonds des Éditions Léméac, n'a rien à voir avec ces revendications bien que les nouveaux dirigeants (Pierre Filion, Lise Bergevin et Jules Brilant) appuient les démarches de l'UNÉQ.

LA VIE LITTÉRAIRE

Rencontres

Jacques Brault est l'invité des lectures Skol le 19 février. Commentateur de la littérature, chercheur, auteur de textes dramatiques et d'un récit, Jacques Brault est surtout un des grands poètes du Québec. Le public est invité à le rencontrer à la galerie Skol, demain à 13 h, au 3981, boulevard Saint-Laurent, local 222, Montréal. Le vendredi 24 février, Andrée Ruffo, juge au Tribunal de la jeu-

nesse, sera à la librairie Hermès à l'occasion de la parution de son livre intitulé *Parce que je crois aux enfants* publié aux éditions de l'Homme.

Mercredi le 22, à La place aux poètes qui se tient à La folie du large, 1021, rue Bleury, la poète animante Janou Saint-Denis reçoit ses découvertes poésie jeunesse 89 : Francine Sénéchal, France Bonneau, Monique Gill, Gérald Gaudreault, Jean-François Lafond et Michel Archambault.

LES ONDES LITTÉRAIRES

Le sable et la pierre à Apostrophes

C'EST sous le thème de « Le sable et la pierre » que Bernard Pivot reçoit, demain soir à *Apostrophes* (20 h, à TV5), Jacques Berque (*Mémoire des deux rives*, aux éditions du Seuil), Jean Lacouture (*Champollion*, chez Grasset), Théodore Monod (*Mémoires*, chez Actes sud) et Jules Roy (*Mémoires barbares*, chez Albin Michel).

Radio-Canada FM

LE LUNDI 20 février à 16 h, au magazine de littérature étrangère *Fictions*, trois ouvrages récemment parus sont commentés en table ronde par les chroniqueurs Louis Caron, Jean-François Chassay, François Hébert, Stéphane Lépine, François Ricard et Suzanne Robert. L'animatrice est Réjane Bougé.

LE MARDI 21 février à 21 h 30, au magazine de littérature québécoise *En toutes lettres*, les chroniqueurs Roch Poisson (revues), Jérôme Daviault (essais), Robert Melançon (poésie), Jean-François Chassay (fiction), Francine Beaudoin et Jacques Thériault (actualité littéraire) font le tour des récentes parutions québécoises. L'animatrice est Christine Champagne. Vincent Davy lira « Isabelle Isa », de Guy Cloutier.

LE MERCREDI 22 février à 16 h, *Littératures parallèles* nous propose une table ronde réunissant, entre autres, les chroniqueurs Yves Lacroix et Jacques Samson (bande dessinée), Danielle Laplante et Jean-Marie Poupart (policière), Chantal Gammache et Norbert Spohner (fantas-

tique). L'animateur est André Carpentier.

LE MÊME jour à 22 h, au magazine *Littératures*, quatrième d'une série de neuf émissions sur le thème de « Figures de la littérature italienne ». Il s'agit d'entrevues avec des écrivains et des traducteurs qui parlent des principaux courants de cette littérature d'une grande richesse. L'animateur est François Ismert.

À 22 h 30 le même soir, Hélène Loisel fera une lecture de « La vallée Houdou », de Gabrielle Roy.

LE JEUDI 23 février à 16 h, au magazine *Les idées à l'essai*, Richard Salesses s'entretient avec Yves Bonafant, auteur de *La Vérité de parole*, paru aux éditions Mercure de France.

Radio-Canada AM

À L'ÉMISSION *Présent dimanche*, demain vers 9 h 30, Michel Cormier s'entretient avec Lise Noël, qui vient de publier *L'Intolérance* aux éditions Boréal.

CIBL-FM

À L'ÉMISSION *Poésie québécoise contemporaine*, diffusée demain à 15 h, Yves Boisvert lira des extraits de *Légendes*, de Renaud Longchamp.

Câble 9, Vidéotron

À L'ÉMISSION *Écriture d'ici*, diffusée le dimanche à 14 h, le lundi à 21 h, le mercredi à minuit et le vendredi à midi 30, Christine Champagne reçoit cette semaine l'auteur Louise Dupré. — GUY FERLAND

nouveautés

Michel BURUANA AVORTEMENT. OUI/NON

Dialogue en parallèle avec le Dr Henry Morgentaler et l'Évêque de Gaspé, Mgr Bertrand Blanchet.

«Pour le commun des mortels, cet ouvrage peut sans contredit provoquer une saine réflexion sur ce sujet (l'avortement) brûlant d'actualité.»

Marie Laurier (Le Devoir)

«... l'intérêt de ce livre est de rassembler des réflexions profondes et sereines sur l'avortement...»

Jules Béliveau (La Presse)

Collection CIRCONSTANCES

Rosette MOCIORNITZA ICÔNES
La douce obsession du passé
24 planches en couleurs et 10 en noir et blanc

«Vos icônes donnent à ma prière une nouvelle dimension. Le monde a un grand besoin de spirituels qui lui tracent les chemins de l'absolu. Les icônes sont les balises de cet itinéraire mystérieux...»

Cardinal Paul-Émile Léger

Collection REFLET

TIRAGE LIMITÉ

Andrei STOICIU MONTANA nouvelles

Chronique fébrile et impertinente (l'auteur a seulement 17 ans!) de la vie d'un collège montréalais... Les rêves, l'amour et la nostalgie d'un pays lointain donnent un mélange explosif au contact avec une réalité humaine trop souvent grise et sans générosité.

Collection RÊVES

HUMANITAS nouvelle optique

5780, avenue Decelles, Montréal H3S 2C7 Tél.: 737-1332

LA LITTÉRATURE COMME PASSION

AVORTEMENT OUI / NON
120 pages, 14,95 \$



ICÔNES
62 pages, 19,95 \$



MONTANA
172 pages, 16,95 \$



Distribution:
Québec Livres

Marco Micone
Déjà l'agonie



88 p. — \$11,95\$

MARCO MICONE DÉJÀ L'AGONIE

- À travers des dialogues concis et percutants, *Déjà l'agonie* met en scène les conflits que suscite l'expérience migratoire chez trois générations d'immigrés italiens.
- Théâtre de la mémoire et de la responsabilité éthique, *Déjà l'agonie* jette sur la société québécoise un regard provocant qui ne peut laisser personne indifférent.
- «...j'aime et j'admire ce texte dense, sans compromis...» Monique LaRue

THÉÂTRE

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

JEAN-DANIEL LAFOND LES TRACES DU RÊVE

- Un essai sur le cheminement du cinéaste Pierre Perrault qui, identifié depuis trente ans à l'idée d'un pays à faire, enracine son écriture poétique et cinématographique dans ce «pays sans bon sens» afin de déboucher l'âme québécoise dans la parole quotidienne des marins, des chasseurs et des Amérindiens.
- Plus qu'un essai sur l'aventure de Pierre Perrault, *Les Traces du rêve* interroge d'une façon très actuelle le cinéma et le Québec d'aujourd'hui.

ESSAI

JEAN-DANIEL LAFOND

LES TRACES DU RÊVE



276 p. — \$19,95\$

L le plaisir des
livres

Ces rendez-vous existent-ils dans quelque autre univers?

L'OEIL DU DÉLIRE
Danielle Roger
Montréal, VLB éditeur, 1988



DANIELLE ROGER cite Julio Cortazar en exerçant de son recueil de nouvelles : « Cela valait la peine de s'arrêter un peu pour la vue, un peu pour la peur qui montait en moi. » Voilà qui affiche les couleurs. Dans ces 12 très courts textes, l'émule ne déchoit pas de son modèle et, bien qu'elle en soit à une première aventure de publication, l'auteur sait nous entraîner dans ces avenues parallèles de la réalité que l'on ne fréquente pas sans un certain vertige et dont le grand Argentin a fait son domaine d'exploration. Moments de fascination d'où n'est pas absente une certaine peur.

Certaines de ces nouvelles sont

d'une remarquable efficacité. Toutes affrontent le même défi : cerner le moment d'un intime dérapage dans la perception d'un personnage qui le fait entrer en collision avec l'envers des choses. Pour cela, la nouvelliste fait dans le court et le concentré. Avec une remarquable économie, elle sait établir une situation et nous faire pressentir l'imminence d'un effondrement des apparences.

Ainsi commence « Du côté de chez Schwartz » : « Dès que Catherine avait ouvert un oeil sur le rayon de soleil qui traversait effrontément sa chambre, elle avait su que la journée serait une de celles qu'il vaut mieux ne pas vivre. » Elle voudrait bien garder les yeux fermés et laisser filer cette journée d'été dont l'éclat sied mal à son humeur. À la salle de bains, la découverte d'un bouton sur son front et d'un cafard sur le mur achève de la déprimer. Elle se retrouve à la cuisine à grignoter les restes séchés d'un beigne vieux de trois jours. À partir de ce beigne, nous retournons en arrière, chez Dunkin Donuts où André lui avait

donné rendez-vous. Il est arrivé en retard, a monologué en regardant dans le vide son credo de « confort et d'indépendance ». « (...) il était là en face d'elle et maintenant elle ne savait plus quoi en faire. Elle avait soudainement envie de partir, de rentrer chez elle, seule. Il avait regardé l'heure à sa montre, en disant — comme si c'était une évidence (mais peut-être l'avait-il proposé plus tôt. Elle aurait acquiescé sans s'en rendre compte) — "On y va." Et Catherine s'était levée. Evidemment, c'est chez elle qu'ils sont allés et ce fut moche comme les beignes qu'il avait apportés. Elle a horreur des beignes, mais c'est seule qu'elle les a mangés comme on boit le calice jusqu'à la lie.

« Bien sûr, elle savait que cela n'avait rien à voir avec la faim. Cette sensation qu'elle éprouvait était plutôt l'effet d'un mauvais mélange de sentiments (et juste le fait d'en avoir, c'était assez et même trop). » Alors, elle ira marcher rue Saint-Laurent dans la foule indécente des jours de soleil « pour maintenir non

pas son équilibre mais son sens de la gravité, ce qui n'est pas — malgré les apparences — la même chose ». Elle, la « végétarienne radicale », va se retrouver attablée chez Schwartz. Et cette nouvelle se termine ainsi : « Catherine était bien décidée à aller jusqu'au bout des choses mauvaises. Manger jusqu'à ce que le contenu de son assiette soit épuisé. Oui. Tout ! Sans rien laisser, afin que plus rien ne subsiste de tout cela. Une seule miette peut suffire à nourrir un cafard. »

Si j'ai choisi de m'apesantir longuement sur cette nouvelle, c'est, d'une part, parce qu'elle me plaît davantage, mais surtout parce qu'elle m'apparaît exemplaire du style de Danielle Roger et moins strictement cortazarrien. On y retrouve son humour acidulé, une narration apparemment détachée qui prend sa revanche dans l'emploi des tirets et de la parenthèse et, surtout, un personnage de femme en état de rendez-vous, si l'on peut dire. Rendez-vous qui n'aura peut-être pas lieu, ou qui aura lieu mais sera un fiasco.

Il y a aussi — cela est plus apparent dans d'autres nouvelles comme « Chaleurs », « Dix visions pour un fantôme », « Regards sur paroles » et « Manuelle » — une sensualité ardente, une veine érotique bellement exploitée. « Chaleurs » se termine sur ces mots : « Poussée par son instinct, elle cherchera celui qu'elle ne peut pas encore nommer. Elle sentira sa présence cachée au plus intime de la ville. Dans une ruelle. Juste à l'odeur, il saura qu'elle est là.

Elle miaulera pour qu'il sache que le désir rôde toujours en période de chaleur. Il viendra se frôler contre elle. Après, peut-être qu'elle s'endormira. »

En citant Cortazar, Borges et Baudelaire, le jeune écrivain se choisit un tutélaire éminent tout en réussissant à faire entendre une voix neuve, à faire voir un univers bien marqué par sa sensibilité particulière. De sorte qu'on ne peut qu'en redemander.

Créatures de rêve

FRUIT DE LA PASSION
Gloria Escomel
Montréal, éditions Trois
1988, 168 pages

ODILE TREMBLAY

FRUIT de la passion est une oeuvre qui résume les états d'âme du vraisemblable. Dans ce roman, Gloria Escomel arrache une à une les cloisons isolant l'imaginaire du réel pour permettre à ses fantômes de côtoyer ses amours de chair. Il en résulte un ouvrage déroutant, presque volatile, écrit dans une langue poétique et ciselée; un fort beau texte qui déploie ses ailes aux confins du fantastique et du délire amoureux. L'auteur, uruguayenne d'origine, québécoise depuis 1967, est journaliste pigiste. Elle avait déjà publié des recueils de poèmes et écrit des pièces pour Radio Canada; dans ce premier roman, elle fait entendre une voix tour à tour tendre, sourde et affamée.

« Maud, vous aussi, inlassablement fondue sous mon étreinte de chair et de songe, vous ressurgirez ailleurs, éternellement. » L'héroïne de Gloria Escomel procède à la fois du mirage et de la réalité. Beauté sans âge, Maud éblouit Patrice et Patricia, les jumeaux presque enfants qu'elle fréquente en Uruguay. Mais, habitée, obsédée, affolée par cet amour que la vie et les continents viennent séparer, Patrice mourra, détruit par sa passion pour Maud et par la jalousie de l'écrivain qui l'avait pourtant fait naître.

Car entre en scène la narratrice qui refuse de s'abriter plus longtemps derrière un paravent masculin et revendique pour son compte l'amour de Maud. S'agit-il de Patricia, la jumelle d'autrefois, ou de l'ombre d'une romancière désormais hantée par son personnage vedette ? L'une et l'autre. Insidieusement, le roman bascule, quitte les rivages du récit conventionnel, devient la quête éperdue d'une créatrice cherchant à étreindre la silhouette fuyante qu'elle a façonnée. Avec ses yeux perçants, sa peau couleur de miel, Maud représente l'idéal saphique auquel aspire la narratrice. Celle-ci, qui voit l'image de sa bien-aimée lui échapper à Paris, doit s'enlever à Montevideo pour parvenir à toucher la belle, à la serrer dans ses bras. Peu à peu, elle explorera le corps de Maud, ses souvenirs, son enfance, et dans l'ardeur de cette fusion fantastique, se convaincra de sa réalité.

C'est à un voyage intérieur quasi initiatique que Gloria Escomel convie ses lecteurs dans *Fruit de la passion*. Avec cette histoire d'amour foude qui puise sa source dans l'indicible, l'écrivain plonge et se baigne dans les eaux mystérieuses de l'univers onirique. En filigrane s'inscrivent les interrogations lancinantes que soulève le processus de création littéraire. Par quelle alchimie des personnages fictifs se transforment-ils en créatures avides de diriger leur propre vie ? C'est là une des questions sans réponse posées par Gloria Escomel dans le beau livre qu'elle signe ici.

Souvenirs d'une « impitoyable guerre civile »

LE SEUIL DE L'ABÎME
Jacques Neufeld
Montréal, Guérin littérature
coll. « Carrefour », 1988

ANDRÉ SELEANU

L'HISTOIRE de l'occupation allemande en France et l'histoire du combat de la Résistance contre les sévices des envahisseurs présentent encore un redoutable puzzle qui manquera à jamais de quelques pièces, bien qu'une abondante littérature fût écrite sur les thèmes de l'occupation.

Les mouvements de combat clandestins du 20^e siècle posent de sérieuses difficultés de recherche dont une des causes se trouve dans le cloisonnement rigoureux des organisations afin d'empêcher leur noyautage par l'ennemi ou la capture des chefs de réseau. L'information au sujet des années de l'occupation et de la Résistance, si riche qu'elle soit, est souvent parcellaire, sinon contradictoire. Le procès de Klaus Barbie, chef de la Gestapo lyonnaise entre 1942 et 1944, et le documentaire-fleuve de Marcel Ophüls, à propos de « Barbie et de son temps », intitulé *Hôtel Terminus*, récemment projeté à Montréal, ont encore démontré que les fausses pistes et les points d'interrogation sur les années 1940-1944 abondent. René Hardy, traître de Jean Moulin, chef de la résistance gaullienne, menait-il un triple jeu, dont profitaient les Allemands, mais également les Américains ? Par quelques bribes d'interviews, Ophüls nous le laisse entendre. En conférence de presse à Montréal, Ophüls plaisantait : « Tout ce qu'on sait de Barbie, c'est qu'il est coupable. » On connaît donc ses crimes, mais pour le reste il y a du flou; le côté intrigue n'est pas tout à fait élucidé.

C'est une époque qui a conservé beaucoup de son mystère, donc de son pouvoir de fascination. L'historien Henri Amouroux parle d'une « impitoyable guerre civile » opposant des Français aux Français, les anti-nazis aux vichystes, avec une majorité d'apolitiques coincés au milieu.

Un document inédit, un élément dans la solution du puzzle de la Résistance vient d'être publié à Montréal. Ce témoignage de résistant a été écrit par Jacques Neufeld, Strasbourgeois de naissance, juif profondément croyant, résidant à Outremont. Avant 1940 et après 1948, Neufeld a exercé sa profession de commis voyageur dans le domaine du textile. Neufeld réside depuis 1951 au Canada et il est aujourd'hui à la retraite.

Comme dans le cas de tant d'autres jeunes juifs, les événements de 1940 ont précipité Neufeld dans la Résistance et la clandestinité. Pour un juif européen de cette période, rester dans la légalité pouvait constituer une condamnation à la déportation et finalement à la mort. L'auteur a assumé une fausse identité « aryenne » et il s'est associé à un groupe de résistants juifs dans le Midi de la France, jeunes hommes et jeunes filles qui formaient l'Organisation juive de combat (OJC). Neufeld était aussi associé aux Francs-Tireurs et partisans français ainsi qu'au Groupe franc de résistance dont les réseaux de communications remontaient jusqu'au gouvernement français libre, siégeant jusqu'en août 1944 à Londres.

L'occupant allemand en « zone occupée » et le régime-marionnette de Vichy ont promulgué, entre 1940 et



Jacques Neufeld, alias « Jacky » de l'équipe OJC, à Nice pendant l'Occupation.

1944, 200 décrets selon le modèle éprouvé en Allemagne entre 1935 et 1939, visant à la marginalisation totale, à la ridiculisation et à la déportation progressives de tous les juifs de France, vers les camps de mort en Pologne.

Cette réalité a déterminé les objectifs d'une résistance spécifiquement juive en France. Si le but de la Résistance française, dirigée par le général de Gaulle, a été de sauvegarder l'honneur de la France en luttant contre l'envahisseur et ses acolytes, le but de la résistance juive a été en première ligne de sauver des vies humaines. Elle visait également, mais en deuxième lieu, à dérober le pays à l'envahisseur en assassinant les gestapistes et leurs collaborateurs.

Sur cette toile de fond se déroule le récit sobre et appuyé par bien des documents de Jacques Neufeld. Ce récit nous apporte plusieurs faits inédits se rapportant à la Résistance juive de Marseille, Toulouse et Nice. Ce récit n'est fondé que sur le vécu. Ce qu'il raconte est très visuel, incrusté d'angoisse (comme si l'on ne connaissait pas la fin, parfois) et de souffrance. Pendant un interrogatoire, duquel il fut heureusement relâché, l'auteur a été assommé sur la nuque par un agent de la Gestapo, en lui provoquant un traumatisme à vie !

Pourtant, le bilan de la résistance juive en Côte-d'Azur a été fécond. Sur 25,000 juifs, résidant à Nice le 8 septembre 1943, lorsque les Allemands ont envahi la ville, seulement 8,500 ont été arrêtés et envoyés dans les camps de mort. La jeunesse « zazou » (sobriquet des jeunes résis-

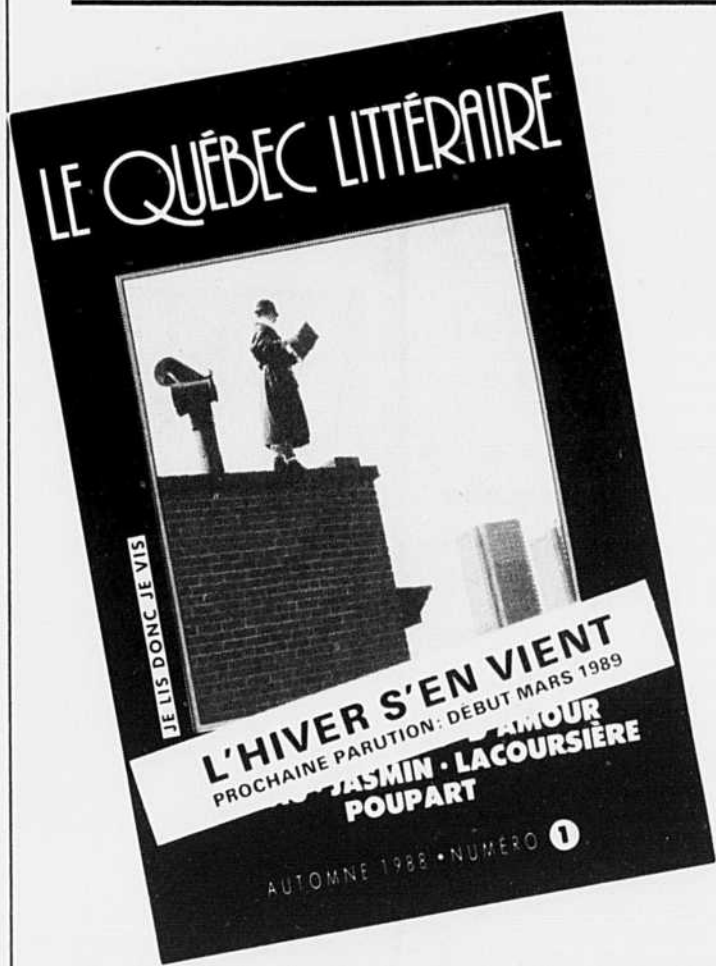
tants) a réussi à faire passer en Suisse ou en Espagne 9,500 juifs, tandis que 7,000 ont pu se cacher, munis de faux papiers et ravitaillés jusqu'à la libération. Selon l'historien Lucien Lazare, un juif sur quatre en France a participé à la Résistance, civile ou militaire.

M. Neufeld souligne l'appui considérable accordé aux juifs poursuivis par un grand segment de la population non-juive de la Côte-d'Azur ainsi que l'attitude digne d'honneur du clergé catholique représenté par Mgr Remond de Nice; il souligne aussi l'humanité du pasteur protestant Evrard. Tous les deux ont caché beaucoup d'enfants juifs des griffes de la Gestapo. La résistance juive a également bénéficié du concours du préfet résistant Jean Chaigneau et des autorités d'occupation italiennes à plusieurs échelons.

La lecture de ce volume est aussi palpitante grâce à quelques épisodes hauts en couleurs des actions du groupe Franc Juif de Nice, contre des dénonciateurs notoires tels que les Russes blancs Majoroff et Karakaïeff.

L'auteur se limite strictement à ses souvenirs, ce qui confère l'authenticité; vertu en même temps que défaut, car le livre profiterait d'une meilleure explication du contexte historique des faits racontés.

LE QUÉBEC LITTÉRAIRE



“Cette nouvelle revue est promise à un bel avenir.”

Guy Ferland
Le Devoir

“Le Québec littéraire promettait beaucoup et a beaucoup tenu.”

Réginald Martel
La Presse

“C'est la meilleure revue littéraire au monde.”

Pierre Bourgault
Plaisirs

je lis donc je vis

4572, RUE SAINT-DENIS, 2^e ÉTAGE, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2J 2L3 (TÉL.): (514) 848-9757

Bon anniversaire Monsieur Simenon!



Le 12 février Georges Simenon fêtait son quatre-vingt-sixième anniversaire.

Nous avons choisi ce moment pour rééditer son autobiographie. Le plus prolifique des écrivains du XX^e siècle s'y livre avec la franchise brutale qu'on lui connaît. Au fil de sept cent cinquante pages nous découvrons un homme exceptionnel dont le regard sur la réalité nous entraîne bien au-delà de la fiction... Un classique à redécouvrir.

Carole Lorent
Carole Lorent, Éditeur



Disponible dès maintenant chez votre libraire

NOUVEAU
AUX ÉDITIONS
LIBRE
EXPRESSION

Marc Chabot

FAILLITE ET INSOLVABILITÉ

feu rouge pour l'entreprise?

184 pages, 13\$

Presses de l'Université du Québec



Un gouvernement doit vendre ses idées

LE MARKETING GOUVERNEMENTAL AU QUÉBEC, 1929-1985

Robert Bernier
Montréal, Gaétan Morin
1988, 241 pages

INTRODUCTION À L'ADMINISTRATION PUBLIQUE
James Gow, Michel Barette,
Stéphane Dion et Michel Fortman
Montréal, Gaétan Morin
1988, 323 pages.

PAUL-ANDRÉ COMEAU

LE SEUL TITRE de l'ouvrage de Robert Bernier pique la curiosité. À première vue, il paraît difficile de lier les notions de gouvernement et de marketing. Un relent de puritanisme incite à réserver l'utilisation des techniques de marketing aux

marchands de savon et aux vendeurs d'automobile. Et pourtant, voilà un bon moment que les États sont passés maîtres dans l'art de pratiquer un marketing.

Dans cet ouvrage, qui résulte du remaniement intelligent d'une thèse de doctorat, M. Bernier retrace le cheminement des divers gouvernements québécois depuis 1929 sous l'angle du marketing. 1929, c'est l'année de l'adoption de la première loi québécoise sur la radiodiffusion : l'auteur y lie le début d'une politique concertée des autorités politiques en vue de présenter à la population une image qui lui soit favorable.

Cette forme de marketing ne diffère pas sensiblement de ce que l'on pratique dans le secteur public. Il s'agit de mettre au point, grâce à la connaissance empirique de la population, des campagnes de sensibili-

sation à des projets ou à des « causes ». Ces campagnes nécessitent aussi l'évaluation des retombées, des conséquences au niveau des attitudes de la population. Enfin, est-il besoin de rappeler le fait que les gouvernements du Québec et du Canada, pour ne citer que ceux-là, comptent parmi les plus importants annonceurs au pays ?

Au fil des pages de cet ouvrage, une façon différente de présenter l'histoire des partis gouvernementaux se dessine. En fait, c'est depuis l'arrivée au pouvoir des libéraux de Jean Lesage que l'on peut vraiment parler de marketing gouvernemental au Québec. Chacun des gouvernements a privilégié des approches sensiblement différentes. Les uns ont opté pour une centralisation extrême : ce fut le cas de l'Union nationale, manière Johnson et Bertrand.

D'autres, au contraire, ont opté pour une autonomie des divers ministères et agences. On retiendra surtout l'âge d'or de cette pratique qui coïncide avec le premier mandat du Parti québécois.

Où se situe la frontière entre le marketing qui vise à faire connaître et apprécier les politiques de l'État, et les campagnes qui, de façon voilée, « moussent » l'image de l'équipe gouvernementale ? C'est l'une des questions majeures qu'aborde l'auteur en disséquant les nombreux rapports commandés par l'exécutif au cours des trois dernières décennies.

Robert Bernier a également fait oeuvre utile en accumulant données et statistiques, dispersées dans de savants rapports, pour les présenter en annexe à ce livre qui explore un champ inédit. Souhaitons que d'autres chercheurs se lancent dans cette voie pour approfondir l'une ou l'autre des pistes suggérées par le professeur de l'École nationale d'administration publique.

Une équipe de professeurs du Département de science politique de l'Université de Montréal vient également de contribuer à la vulgarisation d'une discipline et d'un secteur important de l'existence quotidienne. En publiant une *Introduction à l'administration publique*, MM. Gow, Barette, Dion et Fortman comblent un vide important : il manquait ici un ouvrage de conception québécoise d'initiation au fonctionnement, aux principes et aux techniques de l'administration publique.

Même si ce livre emprunte parfois l'allure et le ton du manuel, son utilité est manifeste pour tous ceux qui veulent cerner une réalité complexe et fort mal connue. Gestion financière de l'État, articulation des structures, gestion du personnel, processus de décision : ces notions apparemment familières font l'objet de présentations et d'explicitations non seulement claires, mais intéressantes. On y aborde aussi les questions plus larges de la bureaucratie et de la technocratie pour déboucher sur des questions plus globales. Il s'agit notamment de la relation entre l'administration et les idées politiques (ou les projets de réforme véhiculés par les partis, suscités par les tenants de certaines idéologies).

Editions Albin Michel

Les livres d'histoire contemporains nous livrent souvent l'image d'un général de Gaulle entouré d'alliés et d'amis britanniques et américains luttant de concert pour la libération de la France. On a moins souvent l'occasion de voir traité un aspect de la Guerre moins spectaculaire mais tout aussi déterminant : les relations du général avec l'Union soviétique de Staline et avec le Parti communiste français. Dès 1942, de Gaulle tente de diversifier ses alliances et de se « protéger » de ses amis (ne déclare-t-il pas en décembre de cette année son désir de voir « les Russes entrer à Berlin avant les Américains »), tout en tenant compte des communistes français, ses alliés objectifs oeuvrant en France. Dans ce tome I, Henri-Christian Giraud nous parle de cette alliance qui, si elle s'était mieux déroulée, aurait peut-être pu éviter à la France l'humiliation de Vailta. À la veille de la naissance de cette Europe tant attendue, ce livre permet de se faire une idée de ce que pensait le général d'une alliance avec les Anglo-saxons versus une avec la Russie... par le rédacteur-en-chef du *Figaro-Magazine*.

LA NOMENKLATURA FRANÇAISE
Pouvoirs et privilèges des élites
L'après-mai 88
Alexandre Wickham et Sophie Coignard
Éditions Belfond, Paris

En 1980, Michael Voslensky publiait *La Nomenklatura, les privilégiés en URSS*. Ce livre qui analysait dans le détail la caste dirigeante soviétique a connu un succès remarquable. En janvier 1986, Alexandre Wickham et Sophie Coignard publiaient *La nomenklatura française* une version hexagonale de l'ouvrage de Voslensky. Ils nous proposent aujourd'hui une version actualisée de cet ouvrage, sous-titrée *L'après-midi 1988*. Les auteurs y analysent les mécanismes permettant à certains responsables gouvernementaux français d'occuper des positions-clés, de profiter de bénéfices considérables et de passer leur vie à des postes prestigieux, extrêmement bien rémunérés, souvent sans posséder les qualifications requises. Avec force exemples, ils témoignent de la fascination que peuvent avoir les Français pour le système D. Avec une pointe de résignation, un peu d'humour et beaucoup de talent, les auteurs décortiquent les principes de la survie dorée dans les ministères français, les salons du XVe arrondissement et les chasses à courre. Un ouvrage parfois truculent sur les magouilles des « nomenklaturistes » français qui détiennent le pouvoir et savent le conserver.

POUR OBTENIR DES
CANDIDATURES DE QUALITÉ
UTILISEZ LES
CARRIÈRES ET PROFESSIONS
DU DEVOIR
842-9645

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

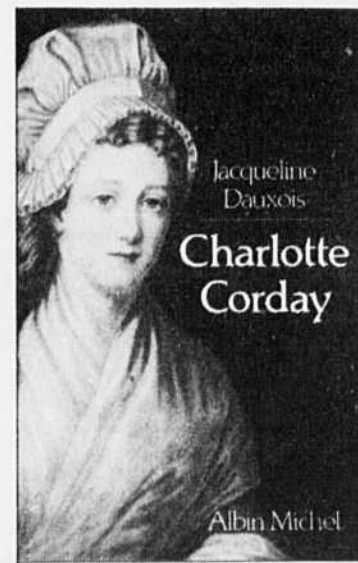
HISTOIRE DE LA BARONNE BOUDBERG
Nina Berberova
Biographie traduite
du russe par Michel Niqueux
Actes Sud
247 pages.

« Qui était-elle ? me demandaient mes amis en apprenant que j'écrivais un livre sur Maria (Moura) Ignatievna Zakrevskaia-Benckendorff-Boudberg. Une Mata-Hari ? Une Lou Salomé ? Elle tenait en effet un peu de l'une et de l'autre — de la célèbre aventurière, espionne et héroïne de cinéma, comme la fille du général russe, dont le magnétisme attira Nietzsche, Rilke et Freud. Mais je ne veux ici ni évaluer ni juger Moura, je n'impose pas mon opinion au lecteur et je ne prononce pas de sentence. Je tâche de raconter tout ce que je sais d'elle. » C'est ainsi que commence la biographie que l'auteur de *L'accompagnatrice* consacre à celle qui partagea une partie de la vie de Gorki et de celle de Well, entre autres.



CHARLOTTE CORDAY
Jacqueline Dauxois
Albin Michel
272 pages.

Voici un extrait du procès-verbal de flagrant délit établi par Pelletan, dans le *Dossier du procès de Charlotte Corday* de la Bibliothèque municipale de Versailles : « Le coup de couteau porté au dit Marat a pénétré sous la clavicule du côté droit, entre la première et la seconde vraie côte, et cela si profondément que l'index a facilement pu pénétrer de toute sa longueur à travers le poulmon blessé et que, d'après les organes, il est probable que le tronc des carotides a été ouvert, ce qu'indique encore la perte de sang qui a causé la mort et qui sortait à flots de la playe, au rapport des assistants. » Pour comprendre ce qui a conduit à cet acte sanglant, Jacqueline Dauxois brosse un portrait de celle qui disait : « J'étais républicaine bien avant la Révolution ».



ESSAIS SUR L'ART DE LA FICTION
R.L. Stevenson
Édition établie et présentée
par Michel Le Bris
La Table ronde
440 pages.

L'auteur de *Île au Trésor* n'était pas seulement un excellent écrivain de romans d'aventures. Il avait d'abord fait sa marque avec des essais critiques dans lesquels il élaborait sa conception du roman. Nabokov disait à ses étudiants de la Cornell University, en brandissant quatre pages de ces essais, « les remarques les plus intelligentes jamais écrites sur la littérature ». Le philosophe William James, de son côté : « Je crois qu'on n'a jamais rien écrit de plus beau et de plus profond ». « Quant à moi, expliquait Borges, je place au-dessus de tout *Un chapitre sur les rêves* ». C'est dire les éloges que s'attire le théoricien de la littérature Stevenson.



SOUS LE CIEL DE NOVGOROD
Régine Deforges
Fayard
416 pages.

Régine Deforges récidive avec un roman historique qui relate les péripéties de la vie d'Anne de Kiev qui fut Reine de France en l'an de grâce 1051 par un mariage avec le roi Henri. « Tel était donc l'époux auquel son père la donnait. Durant cet interminable voyage, elle l'avait imaginé de bien des façons... et voilà que le roi de France était un homme ni petit, ni grand, ni maigre ni gros, dont la voix pointue surprenait, comme la mollesse de ses gestes et de sa bouche aux lèvres trop rouges. (...) Elle soupira en pensant à Philippe. »

TANGO
Une anthologie
Henri Deluy et Saul Yurkievich
P.O.L.
218 pages.

« Le tango naît dans les abattoirs du sud de l'Argentine, vers 1880, entre gens de couteaux et de lutanars, dit Saul Yurkievich dans sa présentation. Il se déplace des faubourgs et des bas quartiers où vivent les émigrés (notamment italiens) vers les beaux quartiers et le centre de Buenos Aires. Le bandoneon devient, au début du siècle, son instrument typique et Carlos Gardel passe en Europe pour populariser la danse, la musique et le chant nouveaux. La mode s'installe vers 1920. » Les auteurs présentent, ici, pour la première fois en français, un ensemble de textes parmi les plus significatifs.



COUP DE SEMONCE
William Golding
Traduit de l'anglais
par Marie-Lise Marière
Gallimard
coll. « Du monde entier »
294 pages.

Ce deuxième volet de la trilogie commencée par *Rites de passages* introduit de nouveaux personnages aux côtés du héros narrateur Edmund Talbot. Le Prix Nobel de littérature 1983 offre dans ce roman un chassé-croisé amoureux des plus imprévus.

MÉMOIRES INTIMES
Suivis du livre de Marie-Jo Simenon
Presses de la Cité
753 pages.

Cette réédition des *Mémoires intimes* est une version expurgée de celles parues en 1981. Par ordonnance du Président du Tribunal en date du 9 novembre 1981, Georges Simenon, qui vient de fêter ses 86 ans, a été obligé de supprimer quelques passages, surtout des lettres de sa fille Marie-Jo, à la demande de Madame Simenon-Quimet.



Le pouvoir, toujours et partout le pouvoir

PARIS-SAIGON-HANOI
Les archives
de la guerre 1944-1947
Philippe Devillers
Paris, Gallimard/Julliard, 1988

JEAN-PHILIPPE TASTET

ON OUBLIE trop souvent que la guerre du Vietnam n'a pas commencé avec l'intervention américaine mais qu'il s'agissait au départ d'un « problème » franco-vietnamien. En 400 pages d'une grande efficacité,

Philippe Desvillers, à qui l'on doit l'excellent *Histoire du Vietnam de 1940 à 1952*, nous offre le fruit de 40 années de recherches et d'études sur le conflit vietnamien. De nouvelles archives ont été ouvertes récemment grâce auxquelles Devillers nous rend compte des terribles secrets qu'elles contiennent. En cette année de Bicentenaire, la grandeur révolutionnaire de la France ne gagnera rien dans ces révélations mais le lecteur pourra, lui, comprendre un peu mieux combien ridicules peu-

vent être les raisons qui mènent à la guerre. Comble de l'ironie, Desvillers ouvre son ouvrage sur ces mots du général de Gaulle à Hô Chi Minh : « Une meilleure compréhension entre Vietnamiens et Français au lendemain de la Guerre mondiale aurait prévenu les cruels événements qui déchirent votre pays. »

DE GAULLE ET LES COMMUNISTES
Tome 1
Henri-Christian Giraud

Ne
manquez
pas

LE 23 MARS
RELIGION

CAHIER
SPÉCIAL

TOMBÉE PUBLICITAIRE: 10 MARS
RESERVATIONS (514) 842 9645

LE DEVOIR

L'écriture ou la peinture? Mais pourquoi ne pas choisir les deux?

LA NEIGE EN ENFER

René-Jean Clot
Paris, Maren Sell
1988, 186 pages

LA PEINTURE AUX ABOIS
René-Jean Clot
Paris, Conté/François Bourin
1988, 185 pages



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

DE TROUBLANTES questions obsèdent l'auteur de *L'Enfant halluciné* (prix Renaudot 1987) : « La peinture obsède le peintre au point qu'il se met un jour à écrire. [...] Bien sûr le peintre a tort d'écrire. Il convient alors que ce qu'il propose exalte des contradictions vivantes dans son cœur. [...] Mais pourquoi écrire un livre sur la peinture alors que les écrits ne l'ont jamais fait avancer d'un pas ? »

Déjà très sensible dans le beau roman qu'il nous donnait il y a deux ans, le dilemme peinture-écriture continue non pas de torturer René-Jean Clot, puisqu'il tâche encore à le résoudre passé 70 ans, mais bien de nourrir ses ouvrages. Qu'il écrive ou qu'il peigne, cet artiste est en perpétuel questionnement... D'où, il me semble, l'originalité de son œuvre d'écrivain, la seule que ses lecteurs d'ici soient en mesure d'apprécier pleinement, à moins d'errer, je ne crois pas que le peintre ait jamais exposé au Québec.

La Neige en enfer est un recueil qui emprunte à plusieurs disci-



PHOTO : FERRANTE FERRANTI

René-Jean Clot.

nes — multidisciplinaires, le qualifiaient sans doute quelques-uns de nos chercheurs universitaires. Il renferme de courtes mais également d'assez longues nouvelles, des aphorismes plutôt simplistes, qui trouvent de loin en loin le texte des récits, et quelques souvenirs d'un authentique promeneur, d'un familier des quartiers de long-temps hantés par les peintres et les amateurs de peinture.

C'est sûrement dans un récit dont le caractère paraît autobiographique que les lecteurs de *L'Enfant halluciné* reconnaîtront le mieux le garçon qui devint peintre sous la férule d'un maître-tyran. Cette fois, c'est à la difficulté d'apprendre à écrire que le garçon est confronté, face à son instituteur, lui aussi amoureux de la mère, et qui, avant de mourir dans un sanatorium, recevra les lettres de son

élève, autrefois si rebelle à l'écriture, devenu soudain appliqué, soucieux enfin d'orthographe correcte. « Après tant de chagrin, écrit le narrateur, je suis devenu écrivain », reprenant le titre de la nouvelle : « Comment je suis devenu écrivain », et pleurant M. Baret, son vieux maître, qui aimait à en mourir la mère du garçon et qui n'en fut pas aimé.

Les souvenirs d'enfance ne sont pas la seule matière de *La Neige en enfer*. L'imagination et même le fantastique inspirent ici de véritables mélodrames-express. Ainsi de cette concierge magnanime, madame Bija, qui transforme en souris son locataire, amoureux transi, lui permettant de voir enfin complètement nue la femme aimée qui refuse sa flamme. Ou de ce collectionneur fou, qui remplit jusqu'à pleins bords trois appartements parisiens des produits de ses acquisitions, à l'hôtel Drouot, et qui continuera jusqu'à épuisement total de ses ressources. Ou de « Notre-Dame-des-Larmes », qui raconte l'histoire de Lebert, parti se recueillir sur la tombe de sa tante déçue, et qui y connaîtra l'amour fou pour une veuve. De cet antiquaire, sage, sérieux, qui bascule dans une passion... qu'on pourrait qualifier de funéraire, l'auteur écrit : « C'était un homme halluciné », ajoutant que « seule la vie d'un célibataire est un spectre ».

S'il est moins sensible aux histoires de maniaques ou de mégères (une certaine misogynie imprègne plusieurs des récits de René-Jean Clot), le lecteur appréciera l'extraordinaire passion du docteur Nielle, accumulant les œuvres

d'art à l'insu de sa terrible épouse, la malheureuse aventure du jeune peintre qui choisit, pour modèle, la fille de sa concierge, qui ne put jamais coucher avec Florence mais dut loger et nourrir la mère et la fille, et, le plus surprenant mais en même temps le plus réussi des contes, intitulé « La barrière », où l'on suit Jean Clot lui-même, encombré de son dentiste qui soigne une de ses molaïres avariées en proposant au patient de payer ses soins... en supprimant sur un tableau d'Utrillo une barrière « ocre jaune » que l'amateur juge... inesthétique ! Cela tourne à la farce tragique, et c'est à la fois hilarant et assez terrifiant.

Le recueil de René-Jean Clot s'achève sur une évocation, sans doute inspirée par un fait réel, de Giacometti et de son atelier, rue Hippolyte-Maindron, derrière la gare Montparnasse. Pas de meilleure introduction au second ouvrage dont il est question en titre : *La Peinture aux abois*, une passionnante réflexion sur l'art moderne, dont l'éditeur, François Bourin, a fait une réussite typographique. Sous une très belle jaquette, qui reproduit *Le jardin du docteur Gachet*, de Vincent van Gogh, on trouvera des textes percutants sur Klee, Mondrian, Rouault, illustrés par des hors-textes couleurs permettant d'admirer des chefs-d'œuvre de Georges de La Tour, Michel-Ange, Yves Tanguy et Jean Dubuffet.

Ces deux ouvrages, qui se peuvent lire successivement ou concurremment, sont l'heureux et très captivant divertissement d'une soirée de février.

Aufseherin, les filles en uniformes

RAVENSBRÜCK

Germaine Tillion
Paris, Seuil, 1973 et 1988



Alice
PARIZEAU

Lettres
étrangères

« DANS mon premier livre sur Ravensbrück, ce qui me concernait le plus profondément ne se trouvait pas, je ne me sentais pas encore capable d'en parler, note Germaine Tillion. Mon excuse, c'est que je voulais montrer ce qui avait été le lot de toutes, et que je croyais pouvoir le faire en termes abstraits. »

Ces deux phrases sont particulièrement importantes car elles reflètent des réalités rarement exprimées aussi clairement et généralement mal comprises. En effet, pour plusieurs victimes des camps de concentration, se raconter est encore impossible ! Plus de quarante ans se sont écoulés, et ce n'est pas une trahison à l'égard des morts qui n'ont pas pu parler, que de décrire ses propres souffrances et les traces qu'elles ont laissées et pourtant...

Le grand mérite de Germaine Tillion consiste à le faire avec infiniment de délicatesse en remplaçant fréquemment le « je » par « nous », ce qui rend l'ensemble de ses confessions personnelles d'autant plus poignant. Il convient de souligner aussi, sinon surtout, que Germaine Tillion, ethnologue, a su réunir une documentation exceptionnelle et que son livre apporte des éléments intéressants aussi bien sur les conditions dans lesquelles devaient vivre et mourir les prisonnières, que sur celles dans lesquelles étaient recrutés et formés leurs bourreaux. Qui a osé, en particulier, prétendre que les femmes sont, par nature, moins cruelles que les hommes ?

A force de multiplier les détails administratifs, les statistiques, les descriptions factuelles qui retracent l'évolution de l'incroyable cruauté des *Aufseherin* (surveillantes), filles en uniformes, qui arrivaient à Ravensbrück sans comprendre de quoi il s'agissait exactement, Germaine Tillion parvient à présenter ce qui ne s'explique, ni ne se justifie ; l'absurdité de la condition inhumaine des petites exécutantes. Donc, portraits de gens simples, qui prouvent qu'on peut avec la mentalité de bons fonctionnaires se transformer ainsi, très simplement, en « tueuses », tout d'abord en obéissant aux ordres, puis en apprenant à faire du zèle, comme des bonnes « travailleuses » désireuses d'obtenir des augmentations.

Il est rare de trouver dans la littérature concernant les camps de concentration, qui pourtant est abondante, un livre à ce point détaché et par le fait même aussi convaincant ! On a souvent insisté sur le manque de mémoire de notre siècle et sur l'urgence de ne pas permettre que les jeunes oublient comment sont mortes les victimes des crimes nazis, mais jusqu'à présent on a surtout insisté sur les lieux des meurtres collectifs ; les usines de l'extermination.

Ce qui est différent dans *Ravensbrück*, c'est que Germaine Tillion démonte la mécanique mentale des

gardes et prouve en quelque sorte qu'on peut fort bien imaginer qu'une cruauté semblable puisse se manifester dans d'autres pays et à la faveur des événements tout à fait différents. Parallèlement, au lieu d'établir des distinctions entre les victimes des camps de concentration selon leur nationalité et leur religion, Germaine Tillion décrit le calvaire de toutes les femmes : Polonaises, Françaises, Tchèques, Allemandes, juives et catholiques, résistantes et celles qui ont été arrêtées sans raisons évidentes dans les rues des grandes villes, emprisonnées, puis déportées. La cruauté organisée avait été dirigée de façon à n'épargner personne et, dans les relations instaurées entre le « pouvoir » et ses « esclaves », seule la rapidité de l'extermination était en cause.

Femme d'action, en 1940 Germaine Tillion avait créé en France un groupe de résistants, pour diriger ensuite un réseau, se faire arrêter et se retrouver à Ravensbrück. Trois ans plus tard, en 1946, elle travaillait comme enquêtrice sur les crimes de guerre allemands, mais en 1951 elle était membre du jury international qui, à Bruxelles, enquêtait sur les camps soviétiques, puis, entre 1954 et 1962, elle combattait de son mieux la torture pratiquée en Algérie. On peut, en somme, lui faire confiance quand elle affirme qu'en fin de compte, ce ne sont pas les systèmes ou les idéologies qui tuent, mais des femmes et des hommes qui exécutent des ordres ou les donnent, poussés par le seul souci d'améliorer sensiblement leur propre sort ou sauver leur peau dans la débâcle.

Horrible conclusion qui suscite fatalement une réflexion sur les caractéristiques réelles des individus, la prétendue douceur des femmes, le sens de l'honneur des hommes et bien d'autres lieux communs dont on nous abreuve si souvent, ainsi que sur l'influence fondamentale des pénuries économiques sur l'évolution des êtres humains obligés de les subir.

Mentionnons pour terminer la bibliographie, l'index des noms et la chronologie des événements recensés qui complètent le livre. Ceux qui ont vécu le drame de la dernière guerre vont y retracer peut-être des renseignements utiles, tandis que d'autres vont certainement trouver dans la chronologie une image abstraite, mais on ne peut plus fidèle et poignante, de la cruauté pratiquée à Ravensbrück, mois après mois, pendant ces longues années d'occupation et d'impuissance réelle face à l'arbitraire.

MANGER MIEUX—
C'EST MEILLEUR



Comme l'oiseau sur une branche

UNE VIE D'OISEAU

Michel Lambert
Éditions de Fallois/
L'Âge d'Homme, 1988, 225 pages

MONIQUE GRÉGOIRE

PAUL est journaliste. Dans le petit bureau qu'il isole de la salle de rédaction, il se protège des propos railleurs de ses collègues. À la fenêtre qui fait face, de l'autre côté de la rue, quatre vieilles femmes, des nonnes, se relaient pour attendre la mort. Mais quand le regard de Paul s'attarde, il remarque surtout que ses vitres sont sales, que tout alentour est mesquin et banal. Il s'échappe alors par la porte arrière et marche dans la ville ; il suit une femme inconnue, puis une autre, encore une autre. Il

les laisse disparaître sans jamais les interpellier. Incapacité de saisir la vie, impuissance à mordre dedans !

Les *Masques singuliers* de James Ensor qui illustrent la couverture laissent croire que, sous ces apparences d'ennui et de mesquinerie, l'auteur laissera peu à peu transparaître la chaleur des désirs, les plaisirs partagés, la réalité de certains rêves. Mais le personnage principal reste toujours comme l'oiseau sur une branche, qui s'envole dès que l'effarouche la vie.

Pourtant... Paul rédige tous les articles d'un collègue en panne sèche, mais ses propres textes ne sont plus imprimés.

Il passe des heures avec une jeune femme aveugle ; ils partagent le goût

des livres, des longues marches dans la ville ; mais, quand elle s'offre à lui avec toutes ses attentes de femme, il s'éloigne.

Il rencontre Fouchet, le peintre méconnu qui aurait besoin d'une entrevue, d'une exposition, pour échapper à l'alcoolisme. L'entrevue ne paraît jamais. L'exposition n'attire personne. Ils se rencontrent une dernière fois sur un quai de gare où Paul attend l'amie du peintre pour l'emmener à Paris. Ils ne prendront pas le train et passeront peu de nuits ensemble dans une chambre meublée.

Il trouve quelque plaisir aux soirées hebdomadaires où trois jeunes femmes imitent les « Cocogirls » ou proposent le jeu du prince Chatouille à leurs amis. Mais tout son univers s'effrite peu à peu ; il se retrouve

seul, sans travail, sans argent, dans une chambre louée à la semaine.

Michel Lambert, journaliste de métier, esquissant déjà plusieurs de ces personnages dans un premier recueil de nouvelles, paru en 1987, sous le titre *De très petites félines*. Il décrit le même milieu où il ne se passe jamais rien, où l'ennui plane sur les journées de travail, où Paul et André et Frédéric suivent une femme inconnue sur les trottoirs de la ville. Il utilise les noms exacts des rues de Bruxelles, peut-être pour nous convaincre que son roman est à la fois fiction et réalité.

Les éléments introduits dans le récit allument pourtant des étincelles ! Quatre vieilles qui attendent la mort dans un cadre de fenêtre à la Rembrandt... Un peintre qui rêve de créer le « noir transparent, un noir semblable à la nuit informe qui rase la ville illuminée » (p. 160)... Une aveugle qui masque sa cécité pour être reconnue femme... Un journaliste qui joue des tours par téléphone... Deux collègues de bureau qui se prennent pour Laurel et Hardy... Mais les étincelles n'allument rien. C'était d'ailleurs prévu.

« — Cinquante-huit ans, j'ai compté les bougies. Et qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ? Rien » (p. 28).

Ce rien laisse un goût un peu fade dans la bouche !

Un simple bordel...

DERNIÈRE PASSION

Henri IV et Charlotte de Montmorency
Massin
Paris, Albin Michel
1988, 315 pages

LOUIS-B. CHAMPAGNE

ÂGÉ de 56 ans, Henri IV commence à se sentir vieillir. « En vérité, se dit-il, je n'ai rien pour plaire aux dames. Je suis bas de cul, j'ai des mollets de coq, et je serais le premier à la foire aux nez ; mais combien j'ai de beaux souvenirs. » Les jolies filles de 15, 16 ou 17 ans n'ont jamais manqué à la cour. Envoyées qu'elles étaient par leurs parents, avec la recommandation de coucher avec le roi, ou quelqu'un de bien, afin d'assurer leur avenir ou celui de leurs parents. Le roi avait donc toujours à portée de la main de quoi assouvir ses passions et il ne s'en privait pas.

Un jour, sortant de son bureau pour voir ce qui se passait sur la galerie, il arriva face à face avec une jeune fille qui répétait pour le ballet de la reine. À demi-vêtue sous des voiles diaphanes, elle était comme un soleil qui, par son éclat, effaçait toutes les autres beautés. C'était Charlotte de Montmorency, âgée de 15 ans à peine. Il voulut la garder près de lui et la maria donc à son neveu le prince de Condé. Elle demeura donc au palais où le roi pouvait la voir tous les jours et même la « caresser » puisqu'elle était devenue sa nièce.

Le prince de Condé sentit le danger et prit le parti de fuir avec son épouse. Il alla se réfugier aux Pays-Bas, où il était sous la protection de

l'Espagne. C'est là que commencèrent plusieurs mois de pourparlers, d'envoyés spéciaux, de lettres, de dépêches, de manifestes, et quoi encore. Toutes les cours d'Europe et même le Vatican suivaient les progrès de l'affaire d'un roi puissant qui voulait enlever la femme d'un autre prince. Le tout devint prétexte à la résurrection du Saint-Empire. Avec les alliances et les traités qui entrèrent en jeu, on en fut rendu au point où près de 250.000 hommes furent sur un pied de guerre et prêts à entrer en

action... lorsque Dieu intervint. Un nommé Ravallac porta au roi deux coups de couteau, lui tranchant ainsi l'aorte. Et tout rentra dans l'ordre.

L'affaire est racontée par un maître du roman qui analyse et décrit bien les sentiments des protagonistes : on sent fléchir la petite ingénue et se durcir le désir du roi à qui rien n'a jamais été refusé. Et le plus expérimenté gagna. Mais l'impression finale qu'on retient, c'est que le Versailles de l'époque n'était somme toute qu'un simple bordel...

LIBRAIRIE

RENAUD-BRAY

RECHERCHE

COMMIS LIBRAIRE

D'EXPÉRIENCE

- Bon sens de la vente
- Très grande culture générale

Pour rendez-vous s'adressez à
Denise Dumulon ou Philippe Desmarestz
(514) 342-1515

Les Éditions du Préambule

GRAND PRIX DE LA SCIENCE-FICTION FRANÇAISE
catégorie « ESSAIS »



ÉCRITS SUR LA SCIENCE-FICTION

NORBERT SPEHNER

Un ouvrage de références bibliographiques qui recense les études et les essais sur la science-fiction en littérature et au cinéma, publiés (en anglais, en allemand, en français et d'autres langues) entre 1900 et 1987.

35.00 \$

536 pages

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

UN SUCCÈS
FULGURANT!
Présent dans les 10
premières positions des
best-sellers: Le Devoir, L'Express,
Le Nouvel Observateur, Le Point.

212 p. / 14.95 \$

Éditions
Robert Laffont



DENISE BOMBARDIER
CLAUDE SAINT-LAURENT

**Le mal
de l'âme**

Essai sur le mal de vivre
au temps présent

« Plusieurs libraires affirment ne pas avoir vu un tel engouement pour un livre depuis longtemps... ça rappelle un peu la frénésie pour le livre de René Lévesque ou pour un nouveau John Irving. » G. Ferland, LE DEVOIR



D. BOMBARDIER



C. SAINT-LAURENT

Le plaisir des
Livres

La tête tournée vers son passé de tous les métiers

MJACQUES BRAULT est en route vers l'auto-biographie. « Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient atteints. » Hélas, nous en mourons tous. Mais tous n'écrivent pas leurs souvenirs. C'est dommage pour des gens comme moi, qui passeraient leur vie à les lire. Il est rare qu'un ouvrier se raconte, enfance, jeunesse jusqu'au dernier cahier, avec la mort qui lit par-dessus votre épaule. Certains soldats de Napoléon l'ont

lire est plus importante ici que celle, même, de vivre. En lisant *La poussière du chemin*, je me disais que les deux activités qui dénotent l'homme civilisé sont d'abord de planter un arbre, ensuite de s'asseoir, un livre entre les mains, et de lire, le livre prisonnier, les yeux rivés sur la page écrite, qui déchiffrent. M. Jacques Brault pousse encore plus loin la nuance; il ne lit pas un livre de la même façon, selon que le papier soit raide ou souple. L'objet est message. Mallarmé disait que l'univers avait été créé pour donner naissance à un livre. S'agissait-il du texte ou de ce « calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur », qui est, aussi, un livre ? M. Jacques Brault n'aura pas besoin d'écrire un ouvrage sur les anacoluthes dans l'oeuvre de Saint-Simon; le livre qu'il nous propose fourmille d'anacoluthes, recueil d'articles, qui vont d'un sujet à l'autre, sans égard pour la logique. Et pourtant, j'y décèle une unité, qui tient à la narration de la vie et au fil conducteur de la lecture, d'un texte, d'un tableau, d'un paysage, qui sont la vie.

Tout y est donc circonstance. La première, c'est la rencontre, en nous, de l'espace et du temps. Dans un texte liminaire, Jacques Brault fait le portrait de l'homme québécois, tel que l'ont formé la culture, qui est temps, et le lieu, qui est espace. Il me rappelait les pages qu'André Brochu a consacrées à son enfance. Ces deux textes ensemble formeraient une excellente introduction à notre portrait collectif en devenir. Comme André Brochu, peut-être comme tous les hommes qui frisent la soixantaine, M. Jacques Brault « a envie d'avoir mal à sa jeunesse ». De ce besoin, Sainte-Beuve a écrit d'admirables pages. Que de poussière sur le chemin ! La Bible nous dit que nous sommes poussière et que nous retournerons en poussière. Retournerons-nous en poussière du chemin ? Nous élèverons-nous en nuage sur la route qu'aura parcourue M. Jacques Brault ? Nous pétrira-t-il de ses mains, lui qui lit avec elles ? Les pages où il décrit le processus de sa lecture sont admirables, la main, le poignet, l'odeur de résine, cette lecture est tactile. Le lecteur (qui devient une sorte de rival de M. Jacques Brault) se rendra compte qu'il est en présence d'un esprit et d'une sensibilité de premier ordre, qui recherchent la vérité tout autant avec les sens qu'avec l'intelligence. Lorsqu'il lit Villon (j'aime moins qu'il écrive que son oeuvre n'est guère plus volumineuse que celle de Miron) il le lit tacti-

lement. De même pour Apollinaire. On apprend l'eau par la soif, écrit-il, au sujet d'Emily Dickinson; ne serait-ce pas que l'homme va à la poésie par le réel ? Mieux encore, et tout à fait dans la ligne de pensée de *La poussière du chemin*, qu'il n'y a de poésie qu'enfouie dans le réel. M. Jacques Brault cite volontiers les poètes chinois. Peut-on imaginer une poésie plus dépouillée de tout artifice ? Hugo lui-même, au coeur de ses envolées pseudo-métaphysiques (nous vivons dans un univers de pseudos) revient au réel. Le premier des poètes, c'est Antée. Je retourne à l'idée d'enfance. Elle est, dans *La poussière du chemin*, cette présence première qui permet à l'homme de l'écriture de reprendre pied. Lorsqu'il déambule sous les portiques de l'abstraction, M. Jacques Brault revoit soudain, comme en illumination, tel paysage de son enfance, il revit par l'imagination et le souvenir, tel détail de ses années d'apprentissage. Il quitte un instant la suite logique de sa dissertation (et il fut sûrement cet étudiant à qui ses professeurs donneront toujours 9 sur 10) pour se faire un léger, ô si léger ! clin d'oeil à lui-même. Comme les essais qui composent ce livre s'étendent sur plus de dix ans, au travers de la poussière accumulée, ce vert paradis brille de façon continue, quoique faiblement, lumière clignotante, éclairant le chemin, pour l'auteur et pour son fidèle lecteur.

C'est aussi pourquoi j'ai préféré la première partie de ce livre, consacrée à la vie et à la mort, l'écriture servant de liant. Peut-être suis-je devenu un lecteur trop égoïste, qui ne peut plus se satisfaire que de ce qu'il n'aurait pas pu écrire lui-même ? Ou suis-je devenu ce point anarchiste ? Ou n'aimé-je plus vraiment, en profondeur, que les livres où il est question de musique ? Ou serait-ce que la littérature d'explicitation ne me dit plus rien qui vaille ? J'aime le chemin, non la poussière. Et le chemin de M. Jacques Brault traverse toutes sortes de décors. Sa vie, d'abord, n'y revenons plus. Ensuite, notre littérature, qu'il nomme curieusement canadienne-française, comme si cette appellation n'avait pas été dépassée par une prise de conscience, par l'acceptation d'une patrie géographique nouvelle (« Je ne veux pas qu'on m'enlève mes Rocheuses ! » ce cri de guerre de 1980; et pffft ! les Rocheuses disparaissent); quelques écrivains étrangers qui lui tiennent à coeur; des peintres, des auteurs plus pro-

ches de nous, Pontaut, Suzanne Lamy, Gilles Archambault, Belleau, articles de circonstances, de toute évidence, qui n'apportent rien de neuf à la connaissance de ces auteurs, dans la mesure où on veut en savoir plus sur l'oeuvre de Suzanne Lamy. Question de choix, d'atomes crochus qui vous portent vers un écrivain plutôt que vers un autre. Mais il y a là un ton qui ne ment pas, celui qui donne naissance à une atonie, fruit d'une complicité polie entre l'auteur et le critique. Cette politesse n'enlève rien à l'intelligence discursive; tout simplement, elle fait qu'on accorde plus d'importance à l'amitié ou au souvenir qu'à l'auteur dont il s'agit dans le texte. Ceci amènera, par exemple, M. Jacques Brault à écrire des personnages de Gilles Archambault qu'ils ne s'adonnent pas à la métaphysique, ni que son langage ne force la note; qu'il « s'adonne à l'intimisme pour ne pas se donner au mutisme ». Je veux bien; ce sont là propos de bonne compagnie. Mais certains, moins parfaitement amènes, diraient : Plutôt la hache !

Pourtant, je n'aurai de cesse, cette semaine, que je n'aie acheté *Le biographe* de Philippe Beaussant et *Figures en ruines* de Franco Lucentini. M. Jacques Brault fait leur éloge et j'ai confiance en lui lorsqu'il s'agit d'écrivains étrangers, qui n'obligent pas son affectivité à trancher. C'est qu'il est surtout un penseur, un analyste de la littérature, un amateur de peinture, un futur autobiographe superbe et tendre, qui saura faire revivre un monde et parler son âme. Sa personne mise à part, la théorie est son domaine. Ce qu'il dit du progrès, de son métier, du livre, de l'écriture, de ses mains, de la signature est intéressant. Le texte est dense, sans être original au point de faire tressaillir le lecteur, de le laisser rêveur, le livre entre les mains, face à son propre destin. Il manque la ferveur. Mais cette attitude introspective augure bien du mémorialiste. Le fait est qu'on a souvent l'impression que M. Jacques Brault, détaché de tout, parle des autres parce qu'il a un reste de honte de parler du seul sujet qui l'intéresse vraiment, et qui est lui-même. S'il déchire le voile, un jour, il se rendra compte que le soleil a la force de traverser toutes les poussières et que, dans la patrie intérieure, il y a mille et mille chemins.

LA POUSSIÈRE DU CHEMIN
Jacques Brault, Boréal, Montréal 1989



Jean
ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

fait; ce sont des documents incomparables, gloire, demi-solde. En général, les intellectuels, les savants aiment faire revivre le passé, Renan, Arago l'opticien, Stendhal qui ne parle que de lui-même, Goethe, qui intitule ironiquement son récit de jeunesse *Poésie et vérité*, comme pour nous inciter à choisir entre le génie et le mensonge. Dans *La poussière du chemin* (Boréal, Montréal 1989) M. Jacques Brault tourne toujours la tête vers son passé, qui n'a pourtant rien à voir avec celui de la famille de Loth. Emily Dickinson lui rappelle (et c'est une merveilleuse chute d'article) sa mère, morte jeune, qui s'appelait Émilienne; à dix-sept ans, malade, il lit Sartre à l'hôpital; il a fait tous les métiers; chose intéressante, il a été manoeuvre dans une carrière Miron; sa vie est un trajet qui le mène d'une ruelle montréalaise à un panorama de campagne; il a vécu à Paris; il a fait des recherches en histoire de la pensée médiévale; il enseigne; il circule dans les couloirs d'une Université. Que ces signes ont de sens ! Ils forment l'être dont nous lisons le livre et, sans eux, ce livre serait tout autre. La sensibilité qu'on y trouve ne serait pas là, n'aurait jamais existé. J'oubliais un signe essentiel. M. Jacques Brault est un lecteur.

Lecteur ? Liseur ? Plutôt celui-ci, puisque la passion de

ENTREVUE AVEC RIKA ZARAI

«Je suis une ouvrière de luxe»

FRANÇOISE LAFLEUR

FRÔLANT LA CINQUANTAINE, d'humeur volontairement calme, affichant un enthousiasme surfait, vêtue d'un tailleur imprimé noir/blanc dont la jupe courte et le chemisier légèrement échancré laissent paraître quelques rondeurs bien mûres, le sourire quelque peu figé, arborant au bras un foulard jaune pour illustrer la théorie sur la thérapie des couleurs qu'elle fait sienne, Rika Zarai s'abrite, pour l'interview, derrière des lunettes fumées.

Le personnage peut impressionner. Les démunis et les désespérés s'accrochent à ses conseils comme à une bouée de sauvetage. Elle dit avoir reçu 50.000 lettres : témoignages de guérison, félicitations, remerciements, questions, etc. On peut la joindre par consultation en France en composant le 3615 RIKA sur le Minitel.

Pour la deuxième fois depuis 1984, la chanteuse française troque la scène contre l'édition. Originaire d'Israël où elle a fait son service militaire à 17 ans, le sergent-major Rika Zarai est descendue au Ritz Carlton pour promouvoir aux rayons des librairies québécoises le dernier de son bataillon : *Mes secrets naturels pour guérir et réussir*, aux éditions JC Lattès.

L'ouvrage s'apparente à un pot-au-feu vite fait dont le bouillon a mauvais goût. Le langage choisi est celui d'un général en mal de former de bons petits soldats capables de résister aux ennemis : la dépression, la boulimie, l'insomnie, l'impuissance, l'arthrite, l'obésité, etc. Le ton emprunté fait office de milice : « Chaque fois qu'un microbe ou un virus pénètre dans l'organisme, ce dernier évalue la nature et le degré du danger et produit sur le champ un petit soldat — un anticorps — spécifiquement conçu pour répondre à cette agression particulière. La défense est toujours précisément adaptée à l'attaque comme dans les armées modernes : une roquette contre un char, une torpille contre un navire, etc. (p. 139).

Rika Zarai est aussi femme d'affaires. Suite à 2.600.000 exemplaires vendus de son premier livre, *Ma médecine naturelle*, elle a investi une partie de sa fortune dans une usine qui traite et commercialise les plantes. *Les produits naturels de Rika*



Rika Zarai derrière ses verres fumés.

Zarai sont en vente dans toutes les grandes surfaces ou supermarchés en France. Lorsqu'on demande à Rika Zarai laquelle de ses occupations (chansons et disques, écriture, commerce de plantes) lui tient lieu de gagne-pain honorable, elle répond : « Toutes mes activités. Ce sont tous ces contacts avec le public qui me font vivre. Je suis en quelque sorte une ouvrière de luxe... »

La « naturaliste » se croit investie d'une mission : « J'ai un message, un savoir à transmettre pour le mieux-

être des gens. » Le sergent-major est imperturbable, voire intouchable. Le doute n'a pas sa place chez elle : « Mais pourquoi attaque-t-on Rika Zarai ? » Et elle déballe tout à coup que toute personne qui la critique ne peut qu'être jalouse de sa réussite... Elle ajoute qu'elle a lu 8.000 livres en

18 ans, ce qui semble suffire pour corroborer ses propos !

On trouve de tout dans son bouquin : quelques conseils de bon sens jusqu'aux recettes les plus farfelues, en passant par nombre d'inepties scientifiques et des dérapages diététiques. Tout au long de son livre, Rika Zarai favorise le verbe à l'impératif. Elle y va de ses commandements ou mille et un trucs pour assainir notre organisme et améliorer nos « défenses naturelles ». Même le sida a voix au chapitre des as de la défense : « Nous sommes tous des séropositifs », affirme la grande prêtresse.

« Être séropositif du sida ne veut pas dire forcément qu'on héberge encore le virus ni qu'on est un malade en puissance... notre sang contient des anticorps qui témoignent que le corps a déjà lutté contre l'agresseur, qu'il en a triomphé et qu'il est prêt à livrer de nouveau bataille. C'est cela, être séropositif... » (pages 138 et 139). Enrôlés dans le régiment du sergent Zarai, il ne nous resterait plus qu'à jeter nos préservatifs ! Les médecins apprécieront...

Contre vents et marées, Rika Zarai poursuit sa croisade. Elle veut absolument venir au secours de notre terrain biologique en panne d'éléments santé. Elle suggère de boire des tisanes de buis, de consommer des « aliments surdoués » comme le pollen et la gelée royale, elle parle de la « betterave contre le cancer » (p. 129). « La betterave cuite, voilà l'erreur » explique-t-elle en parlant de ses mets préférés. Mais Rika Zarai déborde des « légumes biologiques » et des traditionnelles plantes médicinales.

Elle prône les mérites du *Power of thinking* mis de l'avant par le célèbre Américain Joseph Murphy. Elle reprend la théorie d'Émile Coué sur les possibilités de guérison par autosuggestion. Elle propose diverses cures — dont un verre d'eau argileuse comme rituel matinal — préconisées par le naturopathe français Raymond Dextreit qu'elle surnomme d'ailleurs le « Père de la médecine naturelle » (p. 234). Hippocrate doit se retourner dans sa tombe !

◆ Pierre Nepveu

trouve aussi au théâtre des années 80.

Tous ces propos sont étayés d'exemples qui les justifient amplement dans l'essai. Pierre Nepveu, qui a roulé sa bosse un peu partout avant de devenir professeur à l'Université de Montréal, n'est pas du genre à dire n'importe quoi. Il connaît la littérature et la poésie québécoises comme pas un.

Le fait que le roman soit plus populaire aujourd'hui tient à une volonté générale d'appropriation du réel. « Les écrivains essaient par la forme romanesque de faire le tour de la réalité québécoise et de récupérer leur passé. »

Lui-même écrivain, Pierre Nepveu prépare en ce moment une recueils de poésie et un roman. Bien sûr, son activité de théoricien et de professeur influence son travail d'écrivain et vice versa. Mais

Pierre Nepveu a « une confiance absolue dans la fiction qui, à un moment donné, nous emporte dans son tourbillon. » Entre temps, on peut se laisser emporter par le torrent d'une réflexion stimulante sur la littérature québécoise.

◆ Patricia Smart

d'une quête d'identité associée à la problématique « nationale ».

« Il m'apparaissait utile de démontrer qu'il y a un autre côté de la médaille qui appartient à une authentique écriture qui a fait émerger le féminin dans la tradition littéraire du Québec », conclut Patricia Smart qui entend poursuivre sa recherche cette fois sur l'écriture des « femmes féministes » comme Philippe Haec et Yvon Rivard par exemple, mais aussi dans les oeuvres de nos cinéastes et de nos auteurs de téléroman dans « il serait intéressant d'analyser cette fois leur conception du rôle du père ». Tenace comme elle est, Patricia Smart tiendra certainement sa promesse.

CARMEN GLORIA QUINTANA, PRÉSENTE
André Jacob
Montréal, éditions
de la Rose blanche, 1989
CLÉMENT TRUDEL

FILLE de parents *squatters*, élevée dans un bidonville, Los Nogales, Carmen Quintana est demeurée fidèle à ses humbles origines. Son obstination à faire triompher la vérité impose le respect, malgré les insinuations d'une certaine presse chilienne pour la discréditer. Elle a tout de même, à Genève (Commission de l'ONU sur les droits humains, mars 1987), conquis une tribune qui confirme son désintéressement quand elle exige que justice prévale au Chili; qu'y soient respectés les droits humains et que cesse le harcèlement de ceux qui contestent le régime militaire.

Le mérite d'André Jacob, dans le livre qu'il vient de signer, *Carmen Gloria Quintana, présente* (éditions de la Rose blanche, diffusion Prologue), tient à une reconstitution minutieuse de cette triste saga de « la *muchacha quemada* ». Une étudiante qui, le 2 juillet 1986, fut transformée en torche vivante. On sait que le jeune photographe de citoyenneté américaine Rodrigo Rojas de Negri — fils de l'exilée Veronica de Negri — a succombé quelques jours après l'assaut d'une patrouille commandée par le lieutenant Fernandez Dittus. L'ambassadeur américain Barnes était présent aux funérailles de Rodrigo où ne manquèrent pas de se produire les sbires du régime.

Le pouvoir, à Santiago, brandit le plus souvent le spectre de la « manipulation communiste » pour expliquer la solidarité qui s'exerce à l'encontre de Carmen Quintana. L'« héroïne » ne dissocie jamais son cas de

celui de milliers de Chiliens morts, torturés, disparus ou exilés par la faute d'une force « d'occupation » qui entraîne pour le Chili « honte, peur, misère et injustice ». Pas étonnant que Carmen s'attache particulièrement à une photo où on la voit en compagnie de Sting, le *rockeur de Cueva Sola* qui décrit si bien celles qui « dansent, seules, avec leurs morts », en attendant d'être libres de la tyrannie.

Un Truman Capote aurait sans doute paru plus morbide dans une telle quête de documents et de témoignages. M. Jacob confectionne un sobre dossier et son récit dévie rarement de la dimension symbolique conférée au cas de Carmen Quintana. Carmen ne craint pas d'affronter des juges militaires qui veulent la mettre en contradiction avec ses affirmations antérieures; Carmen tient tête à ceux qui doutent de sa rencontre avec Jean-Paul II. Le pape, après l'avoir serrée dans ses bras, lui chuchota : « ... Vous avez beaucoup souffert, je veux que vous continuiez la lutte pour la liberté de votre pays. » On a là l'un des motifs qui fournissent à Carmen un regain de vitalité.

A-t-elle peur des menaces qui lui sont faites périodiquement ? Si peu. Que pourrait-il lui arriver de pire ? Elle errait, telle une zombie, dans la localité de Quilicura où la patrouille l'avait laissée pour morte; de nombreuses voitures refusèrent alors de prendre à leur bord ces deux êtres calcinés (brûlés à 62 %) mais le plus extraordinaire, c'est qu'elle ait survécu et qu'elle ait la force de revendiquer son droit, et celui de son peuple, à la dignité.

Le Dr Villegas, à Santiago, avait fait tout ce qu'il pouvait pour sauver la brûlée; il fut congédié peu après qu'un journal eut révélé que les pièces originales du dossier médical de Carmen avaient été retrouvées dans une poubelle. La solidarité joue maintenant pour ce médecin qui a l'appui non équivoque de l'Ordre des médecins. Jacob analyse les bizarreries de la constitution chilienne concotée par et pour la junte et l'on s'étonne à peine de la facilité avec laquelle des militaires éludent les vraies questions sur leurs responsabilités.

Ce livre nous remet en mémoire les circonstances qui ont valu à la grande brûlée d'être accueillie à l'Hôtel-Dieu de Montréal. À l'émoi suscité ici par la nouvelle d'une répression « barbare » a succédé une mobilisation qui gagna les cercles religieux, militants puis politiques. Et l'on a vu briller ici même ces yeux qui n'ont rien oublié de l'horreur vécue, ces yeux qui ont l'éclat d'une « étoile dans la nuit de la répression ».



Carmen Quintana.

LES MÉDICAMENTS, FAUT PAS EN ABUSER!

Santé et
Services sociaux
Québec

C'est une révélation!
GLASNOST - PERESTROÏKA
Sous le prési d'Évolution de l'URSS à l'heure
Gorbachev, 52 numéros pour 20 \$
LES NOUVELLES DE MOSCOU
L'hébdomadaire de langue française qui vous présente les nouvelles et les opinions des gens du plus vaste pays du monde.
Remplissez ce coupon et recevez directement de Moscou ce journal fascinant, pendant une année.

Periodica Inc.
C.P. 444 Outremont
Montréal, Québec H2V 4R6
NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ PROV. _____ CODE _____
Cijoint 20 \$ (chèque ou mandat postal)
Carte de Crédit _____ Visa _____ MasterCard _____
No. de la carte _____
Date d'expiration _____ Signature _____
COMMANDES TÉLÉPHONIQUES (514) 274-1468 ou 1-800-361-1431 LD

CARON LIBRAIRE
Désirons acheter
livres « encore utiles »
Tél.: 845-5698
LA GRANDE LIBRAIRIE À CONNAÎTRE
251 Ste-Catherine E.

Le tabagisme
menace
votre santé

